

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Un été indien

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Un été indien



Résumé

Un exil de cinq mois, le temps d'échapper à un horrible mariage ! Pourquoi pas l'Amérique ? C'est ainsi qu'un matin lord Harleston s'embarque sur L'Etrurie. A Denver, il rencontre Nelda, unique survivante d'un convoi massacré par les Indiens, et parente éloignée. Désormais son seul soutien, lord Harleston, l'emmène dans le ranch où il est attendu. Jolie, fine, élégante, Nelda séduit tout le monde, et surtout le jeune et fougueux Waldo qui la demande bientôt en mariage. Mais Nelda hésite. Un autre destin l'attend, elle en est sûre. Si seulement Harleston cessait de se montrer cynique ! Si elle pouvait le rendre jaloux ! Prête à tout, Nelda s'engage dans un jeu dangereux. Au risque d'en être la première victime !

Note de l'auteur

La tribu indienne des Utes fut chassée de ses territoires lorsque l'agent de la Compagnie de la Rivière Blanche fit intervenir l'armée.

On envoya dans le sud, depuis Fort Steele, une troupe de cent quatre-vingts hommes commandée par un certain major Thornburgh. Le major et trente de ses soldats furent tués dans une embuscade à Mill Creek.

Le gouvernement de Washington interdit toutes représailles, mais fit déporter les tribus dans la province de l'Utah.

De 1880 à 1890, l'industrie minière se développa rapidement au point que le Colorado devint fameux sous le nom de l'« État d'argent ».

En revanche, l'élevage des immenses troupeaux qui peuplaient la prairie, déjà décimés en 1887 par un hiver exceptionnellement rigoureux et d'importantes chutes de neige, fut peu à peu remplacé par des cultures vivrières dont la demande avait augmenté, tandis que celle de la viande de boucherie diminuait.

Chapitre 1

Lord Harleston jeta un coup d'œil à la salle de bal de Marlborough House et étouffa un bâillement.

Il se faisait tard. Fatigué après ce qu'il qualifiait de « danses de politesse », il n'avait plus envie d'inviter aucune des femmes pourtant ravissantes qui entouraient le prince de Galles.

Sans compter que l'atmosphère compassée et le protocole très strict qui régnait à Marlborough House commençaient à lui peser. Et pourtant les soirées organisées par le prince étaient les plus brillantes et les plus fastueuses de Londres !

« Je vieillis », se dit-il.

Il n'y avait pas si longtemps encore, il prenait le plus grand plaisir à ces fêtes ; il s'y dépensait sans compter et ne manquait pas une valse.

Aujourd'hui, l'ennui le submergeait. Au fond, ces soirées se ressemblaient toutes. A Marlborough House, la princesse Alexandra avait beau dépenser des trésors de charme et d'imagination, les sujets de conversation et les plaisanteries étaient toujours les mêmes. L'extravagance d'une cuisine dont les raffinements ne connaissaient plus de bornes, les vins les plus recherchés, les crus les plus prestigieux finissaient par lasser les palais les plus délicats.

La morosité l'empêchait d'apprécier le somptueux décor et la richesse des innombrables collections de tableaux et d'antiquités. Il était pourtant l'un des rares intimes du prince à posséder de solides connaissances et un goût très sûr en matière d'art et d'architecture. Or, Marlborough House, dans Pall Mall, construite pour le premier duc de Marlborough par sir Christopher Wren, était un joyau.

La prestigieuse demeure fut attribuée en 1817 à la princesse Charlotte et au prince Léopold. La reine Adélaïde en hérita et y vécut jusqu'à sa mort en 1849. Puis la reine Victoria requit le Parlement de promulguer un décret qui en faisait la résidence du prince de Galles à son dix-neuvième anniversaire.

Depuis, le gouvernement y avait englouti des sommes considérables : 60000 livres pour l'agrandir et la moderniser, 100 000 pour en renouveler le mobilier et acquérir les équipages et les voitures. Lord Harleston estimait que l'argent avait été dépensé intelligemment, mais le public et le parti libéral ne partageaient peut-être pas cette opinion.

En tout cas, avec Marlborough House et le château de Sandringham, le

prince de Galles, aux approches de la quarantaine, ne pouvait pas se plaindre : il était somptueusement logé !

Lord Harleston ne se déridait pas. Il étouffa un nouveau bâillement et songea qu'il était grand temps de s'esquiver discrètement et d'aller se coucher. Il ébauchait une retraite stratégique quand il entendit des éclats de rire à l'extrémité de la salle de danse où le prince s'amusait au milieu d'un petit cénacle d'intimes.

L'entourage du prince prêtait le flanc à bien des critiques, et si ses amis approuvaient son libéralisme, ses détracteurs se rangeaient derrière la reine qui condamnait certains de ses plaisirs.

Le très sérieux *Times* avait vertement critiqué l'engouement du prince pour les cow-boys et les boxeurs professionnels. D'autres murmuraient, non sans mépris, que ses familiers se distinguaient plus par la fortune que par la naissance.

Lord Harleston n'appartenait à aucune de ces coteries. Noceur invétéré et libertin, il évitait de porter sur autrui un jugement sévère qu'on aurait pu retourner contre lui.

Très beau, prodigieusement riche, il se distinguait dans tous les sports qu'il pratiquait. Peu de femmes lui résistaient et beaucoup cherchaient à attirer ses faveurs. Mais les aventures de lord Harleston ne duraient guère. Il se lassait de tout. Ses liaisons le fatiguaient vite. Le plaisir de la chasse épuisé, il ne trouvait plus, dans ces amours mondaines, ni nouveauté ni piquant.

Il avait acquis une solide réputation de don Juan et ses victimes ne se comptaient plus. C'était toujours au moment où elles la croyaient certaine, que la victoire leur échappait.

Une nouvelle explosion de rire déferla, certainement causée par les reparties acérées du pétillant ambassadeur du Portugal, le marquis de Soveral. Débordant de charme et d'esprit, on se l'arrachait. Le prince en raffolait.

Lord Harleston hésita un instant : devait-il se joindre à ces joyeux drilles ou s'en tenir à ce qu'il avait décidé auparavant : s'éclipser le plus discrètement possible ?

Il n'eut pas le choix. Le prince qui l'avait aperçu lui faisait signe de se joindre à eux :

— Selby, venez donc, j'ai à vous parler.

Lord Harleston s'approcha :

— Je vous écoute, monseigneur.

— Pas ici, dit le prince en baissant la voix.

Il le prit par le bras au moment où l'orchestre commençait à jouer une valse languissante et l'entraîna dans un des petits salons qui donnaient sur la salle de bal. Ils étaient seuls. Ils s'assirent dans des fauteuils bas, au milieu d'une profusion d'œillets rose Malmaison, ornant les tables et les guéridons, parfumant l'air d'une douce senteur poivrée. Des candélabres jetaient une lumière tamisée sur la pièce.

A la surprise de lord Harleston, le prince se releva pour fermer la porte et

vint s'adosser à la cheminée. Que signifiaient ces précautions ? Il fallait que l'entretien soit bien important pour que le prince renonce à l'atmosphère détendue de la soirée.

Il ne pouvait s'agir d'argent. Dans le passé, le prince, dépensier de nature, avait connu plusieurs échéances difficiles. Mais les Sassoons et les Rothschild avaient pris en main la gestion de sa fortune. Les deux banquiers n'étaient d'ailleurs pas seuls à soutenir Son Altesse Royale. Le baron Maurice von Hirsch, un financier fabuleusement riche, ne pouvait rien refuser au prince qui l'avait introduit dans les milieux les plus fermés de la haute société londonienne.

Le prince, qui cherchait par où commencer, s'éclaircit la voix :

— C'est de Dolly que je veux vous parler, Selby.

C'était bien la dernière chose à laquelle s'attendait lord Harleston.

— Dolly ?

Cette tumultueuse liaison avait récemment défrayé la chronique : six mois d'un amour passionné ! Plus qu'il n'en avait jamais supporté sans mourir d'ennui.

Au début, sa victoire sur l'une des plus jolies femmes du royaume l'avait flatté ; il faisait tellement d'envieux ! Il ne lui était pas désagréable de voir ses rivaux grincer des dents à chaque apparition de la comtesse à son bras. Les nombreux prétendants de la ravissante Dolly le jalouaient, mais ils n'étaient pas de taille. La jolie comtesse était tombée éperdument amoureuse du fameux lord auquel on ne connaissait pas d'échec dans ces sortes d'aventures.

Lorsqu'il rompit, personne ne manifesta d'étonnement : son inconstance en amour était proverbiale. Mais Dolly, désespérée, se traîna aux pieds de son amant et le supplia de ne pas l'abandonner. En vain.

Les sanglots de sa maîtresse ne laissaient pas lord Harleston indifférent. Elle était si belle quand elle pleurait ! Et quelle amante incomparable ! Mais l'ennui qu'il ressentait près d'elle était insupportable.

C'était une femme sans cervelle. Il savait d'avance tout ce qu'elle allait dire. Ses plaisanteries, peu fréquentes, en vérité, se faisaient toujours aux dépens de l'un de ses amis. L'indigence de sa conversation démentait l'air mutin qui se lisait sur son visage.

Depuis qu'un de ses admirateurs lui avait dit qu'elle avait le visage d'un ange, elle prenait l'expression inspirée d'une novice à l'instant de prendre le voile. Cette comédie faisait sortir lord Harleston de ses gonds.

Elle l'avait supplié :

— Je vous aime, Selby. Je croyais que vous m'aimiez aussi ! Ne vous ai-je pas tout donné ? Comment pouvez-vous parler de me quitter quand nous représentons tant l'un pour l'autre ? suppliait-elle à travers ses larmes.

Cent fois, il avait entendu ces plaintes, identiques à chaque rupture. Cent fois, il avait assisté aux mêmes scènes. Que pouvait-il répondre sans se montrer cruel ?

Elle se tordait les mains de désespoir, se jetait à ses pieds, lui étreignait les

genoux.

Il était parvenu à mettre un terme à cette scène et avait décidé de ne plus la revoir. Il lui avait fait envoyer une magnifique gerbe de fleurs rares et un somptueux bijou de chez Cartier pour apaiser son chagrin et dissiper ses propres remords, dans la mesure où il était capable d'en avoir.

Cela se passait il y a dix jours.

Depuis, il avait été inondé par un flot de lettres. Il ne les avait pas décachetées. Elles s'empilaient sur un coin de son bureau.

Lord Harleston attendait ce que le prince allait ajouter. Cette intrusion dans sa vie privée l'irritait au plus haut point. Jamais personne encore ne se l'était permis.

D'un ton exagérément cordial, le prince poursuivit :

— Nous sommes de vieux amis, Selby, aussi serai-je franc.

— Je n'en doute pas, monseigneur, répondit lord Harleston.

Le tour que prenait l'entretien lui déplaisait de plus en plus. Le prince reprit :

— Dolly a vu la princesse !

Lord Harleston se raidit. Dolly avait osé se plaindre à la princesse Alexandra ! Comment cette idée saugrenue avait-elle germé dans sa cervelle d'oiseau ?

La princesse Alexandra, femme éminemment respectable, célèbre pour son entrain, son sens de l'humour, était considérée comme l'arbitre des menus drames de la haute société. Elle jouait son rôle d'Altesse Royale à la perfection.

Sa surdité croissante, si elle l'empêchait de prendre une part active aux fêtes données par le couple princier, n'altérerait en rien sa beauté.

Elle ne se départait jamais d'une grande dignité dans les circonstances pénibles où la plaçait le prince qui préférait souvent la compagnie d'autres femmes à la sienne. Il est vrai qu'il la trompait sans cesser de lui manifester le plus grand respect.

Le prince s'éclaircit à nouveau la voix :

— La princesse est convaincue que la comtesse serait une parfaite épouse, Selby.

Lord Harleston parvint à dissimuler le désagrément que lui causait cette déclaration. Le mariage était un sujet dont il ne souffrait pas d'entendre parler. Il avait interdit à son entourage d'y faire la moindre allusion.

Dès son adolescence, il avait été poursuivi par tout ce qui portait le nom de Harle, parents, oncles et tantes, jusqu'à de lointains cousins qui le pressaient de prendre femme.

Il avait assisté à un défilé continu de jeunes filles du meilleur monde, à peine sorties du pensionnat. Sa famille discutait des qualités et des défauts de chacune en termes de maquignon.

Ne fût-ce que pour cesser d'entendre parler de mariage, Selby Harleston avait fini par céder. Il s'était fiancé à la fille du duc de Dorset. Pas vilaine, et

qui montait bien à cheval. Autant celle-là qu'une autre, s'était-il dit. Le duc, dont la fortune chancelait, avait mené l'affaire rondement.

Un mois avant le mariage, la fiancée s'enfuit avec un amour de jeunesse, un officier de la Garde sans le sou.

Selby n'en fut pas affecté outre mesure, mais son orgueil en souffrit. Conscient d'avoir été joué, il ne pardonnait pas à sa famille qui s'était entremise. Il devint cynique, intransigeant et avait banni le mot même de mariage.

A la mort de son père, devenu chef de famille, héritier des prestigieuses demeures de ses ancêtres, de propriétés innombrables et d'une fabuleuse fortune accumulée au cours des siècles, il avait signifié clairement qu'il était désormais le maître et n'entendait recevoir de conseil de personne.

Très rapidement, son autorité s'affermir. On le craignait. Il vivait selon sa propre loi et pouvait se montrer d'une extrême brutalité envers ceux qui avaient le malheur de le contrarier.

Il aurait aimé pouvoir dire au prince de se mêler de ses affaires, au lieu de quoi, bien entendu, il répondit avec beaucoup de diplomatie, mais après un silence embarrassant :

— Je regrette sincèrement que l'on ait dérangé Son Altesse pour de si banales histoires.

Le prince, mal à l'aise dans ce rôle moralisateur, croisa et décroisa ses jambes avant de dire :

— Sans doute!... Cependant, votre aventure risque de porter préjudice à la réputation de la comtesse et vous connaissez la sollicitude de la princesse à son égard. Conduisez-vous en gentleman, Selby, et réparez cette faute comme il se doit.

Lord Harleston bouillait de rage impuissante. Dolly Derwent avait agi avec beaucoup d'adresse, le piège se refermait sur lui et il ne voyait pas comment s'en tirer sans dommage.

La princesse intervenait rarement dans les affaires de cœur des familiers de Marlborough House. Elle fermait les yeux sur les incartades de son mari et les passades de ses amis. Elle ne s'était jamais occupée, jusqu'alors, de la vie privée de lord Harleston. Il est vrai que, jusqu'à présent, il avait eu des aventures sans lendemain avec des femmes dont les maris complaisants fermaient les yeux.

La comtesse de Derwent, en revanche, était veuve, libre, et, de toute évidence, à la recherche d'un mari.

On se souvenait encore de son mariage malheureux avec le comte de Derwent, alors qu'elle sortait à peine du pensionnat. Barbon grisonnant, à la soixantaine vigoureuse, le comte, qui voulait un héritier, avait jeté son dévolu sur Dorothée, Dolly pour les intimes, dont la fraîcheur et l'apparente santé — n'était-elle pas la cadette de six enfants ? — paraissaient être les garants de ce qu'il attendait d'elle. Son père, sans être noble, était de bonne souche et misait sur la beauté de sa fille pour lui faire contracter un mariage avantageux. La

demande du comte de Derwent fut accueillie avec soulagement, et l'affaire rapidement réglée, sans que Dolly ait un mot à dire.

Pendant six longues années, le ciel refusa de bénir cette union et de donner au comte la joie suprême d'avoir un enfant. Il en mourut, laissant une jeune veuve de vingt-cinq ans, dont la beauté s'était épanouie, et suffisamment riche pour vivre sans soucis à Londres.

Le deuil passé, Dolly se consola dans les bras de deux ou trois amants profondément amoureux, mais mariés, et décidés à garder leurs femmes.

Puis elle rencontra lord Harleston.

Ce fut le coup de foudre. Elle songea au mariage possible: le brillant Selby était libre, elle était veuve, jeune et séduisante.

Ses amis l'avaient mise en garde : ses chances de se faire épouser par ce célibataire endurci et coureur étaient minces.

— Soyez raisonnable, Dolly, vous vous brûlerez les ailes en courant après cette comète. Vous n'avez aucune chance de vous attacher Harleston et risquez de vous compromettre inutilement aux yeux d'éventuels prétendants.

Rien n'y faisait. Avec entêtement, elle répondait :

— Je sais ce que j'ai à faire.

Combien de jolies femmes avaient déjà prononcé ces mots ?

Lord Harleston, quant à lui, n'avait pas été surpris par sa bonne fortune. Cette aventure s'ajoutait aux autres. Le scénario ne variait guère. Il ne croyait pas à l'amour de Dolly, pas plus qu'à celui de celles qui l'avaient précédée. Il avait pris à la légère ses déclarations et ses menaces de se tuer s'il la quittait.

Cela faisait partie de la comédie que toutes les femmes lui jouaient et ne méritait pas même le haussement d'épaules qu'il avait esquissé.

Dolly, plus fine mouche que les autres, n'avait évidemment pas donné suite à ses menaces de suicide, mais elle avait frappé son amant au défaut de la cuirasse.

L'autorité de la princesse Alexandra était incontestable. Personne ne pouvait s'opposer à elle. Lorsqu'elle prenait parti pour une femme aux prises avec un mari volage ou un amant inconstant, le malheureux n'avait qu'à s'exécuter et obéir à la décision qui lui était signifiée.

Le prince, après avoir transmis à lord Harleston les ordres de sa femme, ne se sentait pas à l'aise. Et celui-ci ne faisait rien pour l'aider.

— Je sais, Selby, que vous avez fait le vœu de ne jamais vous marier, mais vous y serez contraint un jour ou l'autre. Il faut assurer votre descendance, il vous faut un fils à qui transmettre vos talents de cavalier et de chasseur ! Au fait, n'oubliez pas que je compte sur vous en octobre !

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

En vérité, les arguments du prince étaient peu convaincants. Dolly n'avait pas eu d'enfants de son premier mari. Ce n'était pas nécessairement la faute du vieux comte. Elle pouvait être stérile. De toute manière, là n'était pas le problème : il n'avait pas la moindre intention d'épouser la comtesse !

« Je veux être damné si l'on parvient à m'y contraindre ! » songeait-il en

cherchant une formule polie qui lui permettrait de se tirer élégamment de ce mauvais pas. Il essaya de rassurer le prince sans se compromettre, ni laisser percer le sarcasme qui lui brûlait les lèvres :

— Présentez à Son Altesse Royale qui m'a fait l'honneur de se pencher sur mon cas l'expression de ma profonde reconnaissance.

Imperméable à l'ironie, le prince parut soulagé :

— Eh bien, voilà une affaire réglée, Selby ! (Il soupira d'aise et, prenant lord Harleston par le bras pour sortir du salon, aborda l'un de ses sujets favoris :) Quelles nouvelles de vos écuries ? Pensez-vous gagner le derby cette année ?

Le prince se dirigeait vers la salle de bal. Lord Harleston, dès qu'il le put, se mêla à d'autres groupes et finit par quitter Marlborough House.

Il regagna sa maison de Park Lane dans l'élégant cabriolet dont il se servait à Londres.

Il n'avait pas sommeil et, après avoir libéré son valet de chambre, il s'approcha de la fenêtre et laissa errer son regard sur les ombres du parc.

Il s'était déjà trouvé dans des situations difficiles, mais il ne s'agissait plus d'échapper à des jaloux. Une nuit, au retour inopiné d'un mari, il avait sauté du lit, s'était laissé glisser à moitié habillé le long des gouttières, et s'était enfui de justesse, emportant les vêtements que sa maîtresse lui avait lancés.

Une autre fois, en France, provoqué en duel, il avait égratigné le bras de son adversaire et les témoins, satisfaits de voir leur ami s'en tirer à si bon compte, avaient déclaré que l'honneur était sauf.

Il avait souvent échappé d'un cheveu à la catastrophe. Jamais, toutefois, la situation n'avait été si grave. Il ne s'agissait plus de maris trompés et d'escapades de collégiens. Il tombait sous le coup d'un arrêté royal. On le sommait d'épouser une femme pour laquelle il n'éprouvait plus d'attirance et avec laquelle il n'avait pas l'intention de finir ses jours.

Les mâchoires serrées, il se répétait inlassablement :

« Comment diable échapper à ce guet-apens ? »

A son réveil, il n'avait toujours pas trouvé de réponse. Mais il n'était pas à bout de ressources. Il attendait un ami. La veille, en rentrant de Marlborough House, il avait envoyé un message au capitaine Robert Ward, lui demandant de le rejoindre au plus vite à Harleston House.

Avec une ponctualité militaire, son ami arriva pendant qu'il prenait son petit déjeuner. C'était un homme de belle prestance. Capitaine des Gardes Royales jusqu'à l'année précédente, il s'était fait mettre en disponibilité pour gérer les propriétés familiales depuis que son père, tombé malade, mettait un temps exagéré à mourir. Mais la vie dans le Hampshire lui pesait et il passait le plus clair de son temps à Londres, dans sa maison de la rue de la Demi-Lune.

Il s'effondra sur une chaise, passa la main sur son front :

— J'ai une gueule de bois carabinée, dit-il. (Il avait les yeux battus, rougis par l'insomnie.) Qu'est-il arrivé, demanda-t-il enfin, pour que tu me fasses

venir à l'aube ? Je me suis couché à 4 heures du matin !

— Tu es allé jouer au *White's* ?

— Une partie d'enfer ! Je gagnais ce que je voulais ! Inutile de te dire que j'ai tout reperdu.

— Tu y laisseras ta chemise. Je t'ai déjà dit que c'était un jeu de dupes, répliqua lord Harleston en haussant les épaules.

— Tu m'as tiré du lit pour me faire un sermon ?

Le maître d'hôtel les interrompit pour demander si le capitaine Ward désirait prendre un petit déjeuner.

Réprimant un haut-le-cœur, il s'écria :

— Grands dieux, qu'on ne me parle pas de nourriture ! Apportez-moi plutôt un cognac.

Le maître d'hôtel obtempéra et laissa le carafon de vieille fine sur la table.

— Robert, j'ai des ennuis, déclara lord Harleston.

— Encore ?

— Cette fois, c'est sérieux !

Robert Ward, interloqué, reposa le verre qu'il avait dégusté à petites gorgées.

— Dans quel pétrin t'es-tu fourré ?

Il s'installa confortablement pour écouter son ami. Lord Harleston butait sur les mots. Malgré tout, il acheva son récit.

— Bon sang ! lança Robert Ward après un silence, je n'aurais jamais cru cette petite Dolly assez intelligente pour aller se plaindre à la princesse !

— Je ne le croyais pas non plus ! Elle a dû profiter d'un moment de tête-à-tête avec Son Altesse Royale pour jouer les martyres. Elle n'a pas cessé de se répandre en pleurs et gémissements dans tout Londres, depuis notre rupture.

— Que comptes-tu faire ?

— Tu as une idée ?

— Marie-toi !

Lord Harleston asséna sur la table un coup de poing qui fit trembler la porcelaine du petit déjeuner.

— Que je sois damné, si j'accepte de finir mes jours avec cette idiote ! Elle m'ennuie déjà au-delà de toute expression.

— Tu souffriras bien davantage, si tu es exclu de Marlborough House. Et c'est ce qui ne va pas manquer de t'arriver. La princesse peut être dangereuse, quand on lui résiste.

C'était vrai, ils le savaient tous les deux. La princesse Alexandra, sous ses dehors aimables, pouvait se montrer très désagréable pour ceux qui lui déplaisaient. L'une de ses dames d'honneur avait un jour encouru sa colère et elle l'avait frappée en public. Le seul crime de cette jeune fille avait été d'ébaucher une timide idylle avec un gentilhomme de la Garde. La princesse l'avait exilée en province et lui avait interdit pendant plus de six mois de remettre les pieds à Londres et de se présenter à la cour. Quant au gentilhomme de la Garde, elle l'avait fait mettre en quarantaine, et traité

comme un criminel.

Robert, qui remuait toutes ces histoires dans sa tête, vida son verre une fois de plus, pendant que lord Harleston se torturait pour trouver une échappatoire. Il se sentait pieds et poings liés.

Robert sortit soudain de sa rêverie et s'écria :

— J'ai une idée !

— Parle !

— Tu es sûr que tu ne veux pas épouser Dolly !

— Certain !

— Je vois une solution !

— Laquelle ? demanda lord Harleston, sombrement.

— Pars !

— Qu'est-ce que cela changera ?

— Réfléchis ! Si tu n'es pas là, tu ne peux pas te marier. Tu passes quelques mois à l'étranger et, à ton retour, tout est oublié. Pour Dolly aussi, c'est la meilleure solution. Elle est jeune et belle. Elle est très courtisée. Ta présence l'empêche de penser à un autre, mais si tu pars, je parie qu'elle trouvera quelqu'un pour te remplacer.

Lord Harleston se leva, indécis. S'il restait à Londres, il ne pourrait se débarrasser de Dolly. Il avait éveillé en elle une passion profonde, difficile à éteindre. Mais s'il partait, même de son plein gré, il souffrirait de l'exil, manquerait le derby et ne verrait pas ses chevaux courir à Ascot.

— Tu crois que les choses pourraient s'arranger de cette manière ? demanda-t-il. (Depuis un moment, il marchait de long en large. Il s'arrêta brusquement, comme s'il venait de prendre une décision :) Tout plutôt que ce mariage !

— Voilà qui règle l'affaire. Il ne te reste qu'à partir, dit calmement Robert.

— Mais où ? Paris ? Impossible ! Le prince considérerait comme un affront ma présence dans cette ville de plaisir qu'il tient pour sa chasse gardée, au lieu de me soumettre aux ordres de sa femme.

— Bien sûr, admit Robert, il faut éviter Paris. Mais tu pourrais avoir un peu d'imagination. Laisse-moi réfléchir. (Il se prit la tête à deux mains et grogna :) Bon Dieu ! J'ai la cervelle en coton.

Lord Harleston proposa :

— Un autre cognac ?

— Tout à l'heure. Ne me trouble pas ! (Robert poussa bientôt un cri de victoire :) Ça y est ! J'ai trouvé, Selby. Je sais où tu vas partir !

— Où donc ?

— Au Colorado !

— Au Colorado ? s'exclama lord Harleston comme s'il entendait ce nom pour la première fois. (Et, avant que Robert ait eu le temps d'ajouter un mot, il poursuivit :) Je ne vais pas devenir chercheur d'or ?

— Tu en as bien assez comme cela ! Mais tu m'as dit, il y a quelques mois, que tu investissais une somme assez considérable dans une affaire de

bétail.

— C'est vrai.

— Sur le moment, je ne t'ai pas pris au sérieux ; on n'a pas encore l'habitude d'investir dans des affaires de ce genre.

— Oui, au lieu d'acheter des actions dans les compagnies maritimes et les chemins de fer, j'ai investi dans le bétail et les mines du Colorado !

— Eh bien, c'est la solution, conclut Robert, cela n'a jamais fait de mal à personne d'aller se rendre compte sur place du genre d'affaire dans laquelle on a placé son argent.

— Tu veux vraiment que je parte au Colorado ?

— Tu n'as guère le choix !

Lord Harleston demeura silencieux un moment, puis il eut un petit rire dépourvu de gaieté :

— Très bien, j'irai au Colorado ! On ne peut pas résister quand le diable l'ordonne.

Chapitre 2

Les deux immenses cheminées et les trois mâts de *l'Etrurie* se dressaient fièrement dans le ciel. C'était le plus grand et le plus somptueux paquebot de la *Cunard* qui s'élançait sur l'océan.

La vie à bord était délicieuse, tout étant conçu pour le confort et le plaisir des passagers. Quant à la sécurité, elle était proverbiale. En quarante-trois ans, la célèbre compagnie de navigation n'avait eu à déplorer qu'un seul accident mortel et en trente-trois ans, n'avait égaré qu'une lettre. C'étaient des records réconfortants.

De surcroît, le géant des mers détenait le ruban bleu, le record de vitesse sur la traversée de l'Atlantique. On pensait déjà à lui construire un successeur, encore plus grand, plus luxueux, et plus rapide. Les appartements étaient chauffés à la vapeur et éclairés au gaz, dernier cri du progrès.

Dans les dortoirs des ponts inférieurs, se pressait une foule d'émigrants et de passagers moins fortunés.

Lord Harleston avait réservé deux cabines de luxe. Il occupait la plus grande, M. Watson, son fidèle secrétaire, l'autre.

Ce n'était pas sans regret que lord Harleston avait quitté l'Angleterre. Il souffrait encore de l'humiliation d'y avoir été contraint. Mais la présence à ses côtés de son fidèle valet de chambre et l'agrément du voyage, qui commençait sous les meilleurs auspices, adoucissaient son amertume.

La compagnie avait fait des prodiges, transformant sa cabine en une suite comparable à celles des plus grands hôtels. Un ravissant salon lui permettrait de s'isoler aussi souvent qu'il le désirerait. Après avoir croisé plusieurs passagers et échangé quelques mots avec eux, il décida d'user au maximum de ce privilège pendant les dix jours de traversée.

Robert l'avait accompagné jusqu'à la coupée pour lui dire au revoir et le réconforter :

— Allons, Selby, courage, tu t'exiles pour quatre ou cinq mois ! Si tu t'étais marié, tu en avais pour la vie.

Lord Harleston avait hoché la tête, se demandant quelle serait la réaction du prince de Galles lorsqu'il apprendrait que sa victime s'était envolée.

Les deux amis avaient mis au point une mise en scène habile pour que le départ de lord Harleston apparaisse comme une simple coïncidence et non pas comme une désobéissance à un ordre de la cour.

Involontairement, la comtesse les avait aidés à élaborer leur plan.

Assis devant les restes du petit déjeuner, ils cherchaient par quel moyen détourner les soupçons, lorsque le maître d'hôtel entra et remit à lord Harleston une lettre de Dolly. Il était sur le point de l'envoyer rejoindre les autres enveloppes de papier mauve qui s'entassaient sur son bureau, lorsqu'il croisa le regard de Robert.

— Ouvre-la !

— Pourquoi ? rétorqua lord Harleston avec irritation.

— Ce n'est pas mauvais d'être fixé. Peut-être sait-elle déjà que le prince t'a parlé. J'aimerais connaître sa réaction.

— Tu as raison. (Lord Harleston décacheta l'enveloppe et jeta un coup d'œil sur la haute écriture de sa maîtresse.) Une invitation à dîner pour ce soir, dit-il en omettant de mentionner les déclarations enflammées qui l'accompagnaient.

— Excellent ! s'écria Robert. Voilà le prétexte que je cherchais.

— Que veux-tu dire ?

— Tu vas répondre qu'à la suite de circonstances indépendantes de ta volonté, tu es obligé de t'absenter quelque temps. Ce serait une grave erreur de disparaître sans un mot.

Lord Harleston approuva :

— D'accord, passons dans mon bureau et dis-moi comment tourner ma réponse.

Ils se mirent au travail. Lord Harleston écrivit :

Ma chère Dolly,

Je regrette infiniment de ne pouvoir accepter votre charmante invitation. Malheureusement, je viens d'apprendre qu'une personne de ma famille, fixée aux États-Unis, est au plus mal. Je dois me rendre auprès d'elle dans les délais les plus brefs et j'embarque ce soir pour New York.

J'aurais voulu vous voir avant mon départ et vous entendre me souhaiter bon voyage, hélas ! je n'en ai pas le temps. Je ne pourrai non plus assister au Derby ni à Ascot !

Avec tous mes vœux de bonheur,

Votre fidèle Selby.

— Un chef-d'œuvre ! s'exclama Robert. J'admire en particulier la manière dont tu as omis de dire si ce parent était un homme ou une femme.

— J'ai peur que Dolly ne s'y laisse pas prendre, mais au moins, elle ne pourra élever aucun grief contre moi, remarqua lord Harleston.

Il sonna. Watson entra. La « machine Harleston » se mettait en route. Pendant qu'une armée de valets faisaient les bagages, Watson préparait les documents nécessaires au voyage ; lord Harleston adressait ses dernières recommandations à Robert et lui précisait le rôle qu'il devrait tenir en son absence.

— Tu disposeras de mon écurie pour le Derby, Robert ! Tu préciseras à tout le monde que tu ne fais pas courir en mon nom, mais pour ton compte.

Robert eut un sourire plein d'humour :

— J'en connais qui seront surpris que je puisse m'offrir ce luxe !

— Crois-tu ? En tout cas, arrange-toi pour faire savoir à la cour, au prince surtout, combien j'ai été contrarié de devoir partir sans crier gare. Montre-toi évasif sur la durée de mon séjour et la date de mon retour.

— Quand comptes-tu revenir ?

— Dès que tu m'auras écrit que Dolly s'est casée et que le prince ne s'intéresse plus à cette histoire.

— Tu vas lui manquer.

— Je l'espère bien ! répliqua lord Harleston, la voix vibrante de rancune. Il fera son possible pour me faire revenir. Cela n'est pas pour me déplaire.

— Tu ne t'ennuieras peut-être pas.

— Cela m'étonnerait ! L'Amérique ne m'a jamais tenté. Tu me diras qu'il y a des Américains de bonne compagnie et qu'on y rencontre de très jolies femmes, mais je ne me sens bien qu'en Europe. Le Far-West, décidément, non !

— On ne sait jamais, reprit Robert. En tout cas, n'oublie pas de prendre contact avec les Vanderbilt lorsque tu seras à New York. Tu te souviens qu'ils t'avaient invité avec beaucoup d'insistance l'année dernière, à leur passage à Londres. Mais à l'époque, tu avais été très évasif.

— Je le ferai, bien que je ne veuille dépendre de personne.

Robert sourit. Il savait combien lord Harleston était difficile sur le choix de ses amis ; il écartait impitoyablement ceux avec lesquels il n'avait pas d'affinités particulières.

Lui-même, moins intransigent, s'était lié avec William Henry, le fils du célèbre Cornélius Vanderbilt, mort trois ans plus tôt.

William Henry Vanderbilt, président du New York Central, et devenu l'homme le plus riche du monde, disait volontiers :

— L'ennui, avec les gens riches, c'est que leur fortune profite rarement à ceux qui les approchent.

Robert avait apprécié sa compagnie, en dépit de ces réflexions cyniques.

Il reprit le fil de ses idées :

— Je suis sûr que tu rencontreras beaucoup de monde à New York. Mais n'oublie pas que c'est au Colorado que tu dois te rendre ! Je tiens beaucoup à connaître ton avis sur ce pays et je regrette de ne pouvoir t'y accompagner. Malheureusement, il m'est difficile de m'éloigner de mon père en ce moment. Les médecins disent qu'il est à la dernière extrémité.

— Je suis désolé.

— C'est triste, mais dans l'état où il se trouve, c'est ce qu'on peut lui souhaiter de mieux. La moitié du temps, il est inconscient, et quand il ouvre les yeux, c'est pour souffrir comme un damné.

— J'espère qu'une fin pareille nous sera épargnée, s'exclama lord

Harleston. Je préférerais mille fois la mort propre et rapide par un coup de revolver.

— Et moi donc !

Lord Harleston n'avait eu qu'à se changer, mettre un costume de voyage, sauter dans la voiture qui l'attendait sous le porche. Arrivé à la gare, il était monté dans le compartiment de l'express de Liverpool qui lui avait été réservé. Watson avait veillé à tout. Le chef de gare, qui portait une veste galonnée d'or et un chapeau haut de forme, s'était occupé de lui jusqu'au départ du train.

Lord Harleston s'était installé confortablement : les journaux de l'après-midi empilés sur une tablette, un en-cas préparé par son chef et maintenu au chaud, et un choix de bouteilles l'attendait dans un rafraîchissoir.

L'express filait à grande vitesse.

Lord Harleston était détendu. Comme la nuit précédente avait été brève et mouvementée, il s'endormit rapidement après un léger repas, content de savoir que son secrétaire et ses bagages se trouvaient dans le compartiment voisin.

En temps normal, il aurait voyagé dans son wagon particulier. Pris de court par l'urgence de ce départ inopiné, Watson avait pu cependant faire attribuer à lord Harleston un compartiment-salon.

A Liverpool, deux voitures l'attendaient pour le conduire au quai d'embarquement.

L'accueil qu'il reçut à bord de l'*Etrurie* était digne d'un monarque. La compagnie de navigation avait déployé ses efforts pour que les passagers de marque soient traités avec la plus grande attention.

On était loin des premières traversées aventureuses sur des bateaux inconfortables. Aujourd'hui, tout contribuait à rendre le voyage enchanteur.

Lord Harleston se rappela les descriptions de Charles Dickens, aux temps héroïques des pionniers; les navires étaient de la taille des bateaux qui assuraient le cabotage le long des côtes. Les passagers, entassés au milieu de l'in vraisemblable machinerie des roues à aubes, souffraient du bruit, du roulis et du tangage. Les rares cabines étaient minuscules, les couchettes étroites, superposées, d'un accès périlleux.

Dickens avait remarqué :

« Une fois couché, on avait l'impression d'être dans un cercueil. »

La nourriture était fournie par le bétail embarqué en même temps que les passagers et les malheureuses vaches, qui donnaient du lait pour les mères de famille, les enfants et les vieillards, mugissaient tristement dans l'espace étroit du pont qui leur était réservé.

Higgins, le valet de chambre particulier de lord Harleston, accompagnait son maître dans chacun de ses voyages. Il avait une technique éprouvée pour tirer parti, en chemin de fer ou en bateau, du moindre espace pour ranger les bagages et donner à la cabine ou au coupé une allure confortable et familière.

A bord de l'*Etrurie*, il était à son affaire: il avait sorti des malles les vêtements que lord Harleston porterait pendant la traversée, les avait

soigneusement repassés et suspendus dans la penderie. Sur la table d'acajou du salon, deux carafons étaient remplis des boissons favorites de son maître, sherry et vieux cognac. Une bouteille de champagne délicatement emmaillotée dans une serviette immaculée rafraîchissait dans un seau à glace.

Les rayons étaient garnis de livres sélectionnés par Watson. Lord Harleston nota avec amusement la présence d'un *Guide pour l'Amérique*. Sur la commode, un magnifique bouquet d'œillets rose Malmaison, en provenance directe d'une de ses fermes, lui rappelèrent malencontreusement le souvenir trop précis de Dolly. C'était la seule fausse note.

— Dînez-vous dans la salle à manger, milord ? s'enquit Higgins.

Lord Harleston hésita :

— A la réflexion, non, Higgins. Je souperai ici. Demain, j'irai voir à quoi ressemble la salle à manger.

Bien que ce fût sa première traversée de l'Atlantique, lord Harleston n'en était pas à son premier voyage en mer. Il avait fréquemment emprunté les paquebots de la P.&O vers l'Extrême-Orient et savait que la première soirée était à éviter. Les passagères, traditionnellement, ne s'habillaient pas en tenue de soirée. La composition des tables se faisait au hasard des arrivées. Mieux valait laisser passer l'affolement des premières heures.

Lord Harleston s'attendait à être convié à la table du commandant. Cela aussi risquait d'être ennuyeux.

Il soupa donc dans son salon. Higgins supervisait le service qui était parfait.

Mais dès que l'on eut desservi et qu'Higgins se fut retiré, lord Harleston ressentit le poids de la solitude. Il réprima un sourire ironique en se disant qu'il était prématuré d'avoir le mal du pays. Malgré lui, cependant, il commençait à regretter l'ambiance de Marlborough House, la vue de femmes ravissantes, et les plaisanteries spirituelles du marquis de Soveral ! Quelle bêtise d'avoir été forcé de partir à cause de cette mésaventure ! Dire que Dolly l'avait mouchardé auprès de la princesse Alexandra ! Il ne le lui pardonnerait jamais. Il s'écria :

— Quelle engeance, les femmes ! C'est à vous rendre misogyne.

Mais il les aimait trop, il n'y avait aucune chance que cela se produise. Toutefois, il était décidé à laisser couler beaucoup d'eau sous les ponts avant de se laisser entraîner dans une nouvelle aventure.

Il essaya de se concentrer sur ses chevaux.

Sans succès. Le ballet de ses conquêtes passées dansait devant ses yeux. Et pourtant, il était incapable désormais de mettre un nom sur leur visage, de se souvenir avec précision d'aucune d'elles. Toutes, à leur manière, avaient été belles, désirables, irrésistibles, et elles avaient risqué leur réputation pour arriver à leurs fins — et dans son lit. Mais il ressentait la vanité de ces conquêtes. Comme dit le proverbe : « La nuit, tous les chats sont gris ! »

« Je ne me marierai jamais », conclut-il. Sa raison lui disait le contraire. Il lui faudrait un héritier mâle, un fils, à qui transmettre son titre. Il serait obligé

de se conformer à la tradition, d'assurer la pérennité des Harle, ses ancêtres qui s'étaient illustrés dans le Buckinghamshire depuis le règne de Charles II et dont on retrouvait les noms dans les livres d'école.

« Sacrebleu ! Je peux être fier de mon sang. » Sans doute, et cela impliquait que tôt ou tard il accepte, comme les autres, de se marier. Mais rien ne pressait.

Ces pensées le rendaient morose. Il se retira dans sa chambre, se mit au lit, et dormit d'un sommeil paisible.

A son réveil, le temps avait fraîchi, la mer était houleuse. Le roulis et le tangage retiendraient la plupart des passagers dans leurs cabines; le pont lui appartiendrait pour sa gymnastique matinale.

Le mauvais temps le laissait indifférent; il avait participé à plusieurs épreuves nautiques et s'était mesuré à bord de son voilier aux tempêtes du Golfe de Gascogne et aux bourrasques du mistral en Méditerranée. Il avait même essuyé un typhon dans les mers de Chine.

Sur l'*Etrurie*, il avait l'intention de faire ses exercices, chaque matin.

A Londres, comme à la campagne, il montait chaque jour. En hiver, il chassait à courre. L'été, il disputait les matches de polo à Hurlingham.

Il s'entraînait au tennis avec des joueurs professionnels. A l'armée, il avait découvert la boxe, et allait de temps à autre faire quelques rounds avec les champions militaires à la caserne de Waterloo.

Il avala le petit déjeuner, qu'Higgins lui avait servi de bonne heure et grimpa sur le pont supérieur. De là, il dominait la plage avant du navire. L'étrave était éclaboussée par des vagues de plus en plus grosses.

Il était seul. Les autres passagers devaient soigner leur mal de mer.

Après son heure de culture physique, il regagna son appartement, prit une douche et se plongea dans un des livres choisis par Watson.

Il ne vit pas le temps passer et fut tiré de sa lecture par le gong du déjeuner. Il passa une veste et descendit dans la vaste salle à manger des premières. S'arrêtant au bas de l'escalier monumental, il observa, un bref instant, les quelques convives assis autour des tables : des hommes d'affaires, deux ou trois bourgeoises, rien de bien intéressant. Il choisit une table isolée.

Il préférait la solitude à une conversation oiseuse. Il buvait peu; ce n'était pas son genre de se mêler aux étrangers qui sirotaient des alcools au bar; il n'avait pas non plus l'intention de jouer aux cartes avec des inconnus.

Si la *Cunard* ne pouvait garantir à chacun de ses passagers qu'il trouverait à bord le compagnon ou la compagne idéale, les organisateurs du voyage avaient multiplié les distractions culinaires. C'était un défilé continuels de stewards en gants blancs. Le matin, au petit déjeuner, ils apportaient des corbeilles de fruits. A 11 heures, une tasse de consommé et des sandwiches servis sur le pont. Le reste du temps, entre déjeuner et dîner, ce n'étaient que tasses de thé, pâtisseries, plateaux de glaces et de sorbets, petits fours, cafés et chocolats. Ce marathon gastronomique se terminait à 9 heures avec le souper.

Soucieux de son poids, lord Harleston évitait ces ripailles. Il n'était pas

dans ses habitudes de manger comme un goinfre pour la seule raison que « c'était compris dans le prix du billet ».

La vie à bord lui parut vite ennuyeuse et son visage s'éclaira le matin où il aperçut la Statue de la Liberté, dont on venait d'achever la construction.

Avant de partir, il avait donné l'ordre à Watson de câbler aux Vanderbilt le jour de son arrivée. Aussi ne fut-il pas surpris de voir un de leurs secrétaires s'avancer à sa rencontre dès que la passerelle eut été lancée: une voiture l'attendait pour le conduire au domicile des Vanderbilt, 52^e rue Ouest.

Il accepta l'invitation avec plaisir: il avait fait son plein de solitude pendant les dix jours de traversée et se trouvait dans des dispositions sociables. La voiture était confortable et l'on avait abaissé la capote afin qu'il puisse jouir de l'impressionnante cité.

Le secrétaire se montrait un guide attentif à plaire, heureux et fier de montrer la ville tentaculaire qui avait jailli de terre quelques années plus tôt. Il était intarissable:

— On vient de publier le premier annuaire des téléphones ; il comporte trois cents noms. La photographie aussi a fait de gros progrès, milord. Aujourd'hui, toutes les stars du *Métro-politan Opéra* à Broadway font tirer leur portrait.

Lord Harleston s'étonna des mises en garde que lui prodiguait le secrétaire: contre les escrocs, les pickpockets et autres joueurs de bonneteau qui pullulaient, paraît-il, dans la nouvelle métropole. Lord Harleston avait beaucoup voyagé: ce jeune homme le prenait-il pour un provincial ? Mais il était de bonne humeur et prit avec humour les avertissements contre les professionnels qui écumaient les trains, les monte-en-l'air des hôtels qui ne se déplaçaient qu'avec un passe-partout en poche...

— Attention à votre montre ! Méfiez-vous des femmes trop engageantes, votre portefeuille est en danger ! (Il ne tarissait pas.) J'allais oublier, n'achetez pas cette ceinture, ajouta-t-il en montrant un panneau réclame, on vous assure que pour seulement cinq dollars elle vous rend invisible ! C'est une escroquerie.

— Soyez sans crainte, dit lord Harleston en riant franchement, je n'ai aucune intention de devenir invisible.

— Vous n'avez pas idée, milord, de la corruption et du vice qui règnent dans cette ville. Ils s'accroissent au même rythme que les gratte-ciel, dit-il pour finir, alors qu'ils arrivaient devant l'hôtel particulier des Vanderbilt.

Lord Harleston le remercia, soulagé de pouvoir prendre congé et d'interrompre le flot de ses conseils.

Peu après la mort de son père, le commandant William Henry Vanderbilt avait entrepris de faire bâtir une demeure digne de son nom. Ses architectes lui avaient suggéré de choisir le matériau le plus noble, celui qui exprimait le mieux la puissance: le marbre. Mais William Henry était superstitieux : deux de ses amis milliardaires décédèrent peu après s'être fait construire une maison de marbre, et il se décida pour des pierres de grès rouge sombre.

Plusieurs centaines d'ouvriers locaux et d'ingénieurs étrangers travaillèrent à l'édification de trois palais, un pour lui-même, les deux autres pour ses filles.

Le secrétaire avait rejoint lord Harleston.

— Cette maison n'est pas complètement terminée, dit-il, mais elle est confortable et j'espère que vous vous y plairez. Monsieur Vanderbilt possède une collection de tableaux célèbres dans le monde entier qui ne peut manquer de vous intéresser.

Tout était somptueux. Pourtant, certains aspects de la maison s'apparentaient davantage à un cauchemar qu'à un rêve. Depuis l'arche monumentale qui dominait le porche avec ses plafonds écrasés de dorure, jusqu'aux salles immenses aux voûtes de cathédrale, avec le mobilier croulant sous un amoncellement de bibelots de grand prix, une profusion de vases, de lampes, de figurines, et de reliures rares, on avait l'impression de voir double après une folle nuit d'ivresse.

La belle-fille du maître de céans, Mme William Kessain Vanderbilt, accueillit lord Harleston avec effusion et l'accompagna jusqu'à une chambre où il ne risquait pas de se sentir à l'étroit : elle avait les dimensions d'une salle de bal !

Mme Vanderbilt, Alva Smith de son nom de jeune fille, née à Mobile dans l'Alabama, possédait la même exubérance que la maison qu'elle habitait.

La présence chez elle d'un aristocrate anglais, riche de surcroît, la remplissait d'excitation et elle s'agitait comme une abeille. Lord Harleston ne fut pas long à comprendre qu'elle s'était mis en tête de lui faire rencontrer les plus beaux partis new-yorkais. Elle vous sortait des jeunes débutantes comme un prestidigitateur des lapins de son chapeau. Lord Harleston devina le danger. S'il n'y prenait pas garde, il allait se retrouver marié, bon gré mal gré, non pas avec Dolly, mais avec une jeune oiselle américaine, une marionnette dont la mère tirerait les ficelles.

Les dîners succédaient aux dîners, tous donnés en son honneur. La plupart du temps, ils se terminaient par un bal. Aussi, lord Harleston allait-il devoir mettre le holà. Mais il ne pouvait décemment pas annoncer à son hôtesse, charmante au demeurant, que les jeunes filles ne l'intéressaient pas, qu'il n'avait rien à leur dire et que, dans la mesure du possible, il préférerait même éviter de danser avec elles.

La dernière idée d'Alva Vanderbilt — un bal costumé — précipita son départ. S'il y avait une chose qu'il détestait au monde, c'était bien ce genre de fantaisie.

Un jour, le prince de Galles avait cherché en vain à le persuader d'assister à un bal masqué, présidé par le prince régent, à Carlton House.

Chacun devait y rivaliser d'extravagance et de faste.

La décoration avait été commandée à sir Frédéric Leighton, président de l'Académie royale. On avait lancé plus de mille invitations.

Déguisé en Charles I^{er}, avec sa cape de fourrure noire et son chapeau à plumes blanches scintillant de diamants, le prince avait ouvert le bal par un

quadrille vénitien.

L'orchestre avait joué jusqu'à l'aube, et on avait servi à souper sous deux gigantesques tentes écarlates. Disraëli, pourtant très froid d'habitude (et qui avait refusé de se déguiser), n'avait pu retenir une exclamation admirative. Hormis lord Harleston, tout ce qui comptait en Angleterre avait participé au bal.

Robert avait cherché à l'y entraîner:

— Viens, ce sera amusant.

— Que je sois damné si je me prête à cette mascarade ! Je ne connais rien de plus grotesque que des adultes qui se conduisent comme des enfants !

Robert s'était moqué de lui:

— Serais-tu devenu sérieux ? N'aimes-tu plus t'amuser ?

— Parce que tu trouves cela drôle ? Parle-moi plutôt de se rouler dans l'herbe avec une jolie fille !

Robert n'avait pas insisté.

Alva Vanderbilt suivait son idée:

— Je vous verrais très bien en chevalier du Graal. Que diriez-vous de Galaad ? A moins que vous ne préfériez Hamlet. Les deux costumes vous iraient.

Lord Harleston n'y tenait plus : il le regrettait infiniment, mais il ne pourrait malheureusement pas participer à la soirée.

— Après toutes vos bontés, je suis désolé de devoir vous quitter brusquement, madame Vanderbilt. Une affaire urgente m'appelle à Denver, et je suis obligé de partir demain matin.

Mme Vanderbilt se récria:

— C'est impossible, je donne ce bal en votre honneur !

— Je le déplore d'autant plus, mais il m'est vraiment impossible de remettre ce rendez-vous !

Alva Vanderbilt, forte femme, ambitieuse et intelligente, n'avait pas l'habitude de rencontrer des résistances dans sa famille. Son mari lui cédait toujours, ses affaires l'occupaient beaucoup trop pour qu'il perde du temps en discussions privées; il apparaissait d'ailleurs rarement aux côtés de sa femme. Elle avait donc trouvé en lord Harleston une compagnie de choix. Mais elle découvrait à présent, avec stupeur et dépit, son caractère intraitable. Rien ne le fit changer d'avis.

Après s'être excusé, il estimait qu'il n'y avait rien à ajouter. Il prit congé au moment où on livrait les plantes vertes et les gerbes de fleurs qui devaient décorer la salle de bal.

Il s'installa dans son wagon-salon pour le long trajet qui devait l'amener à Denver. A l'idée que des centaines de bergères et de bergers romantiques, de princesses vénitiennes, de gondoliers, de pirates et d'explorateurs allaient se dépenser au son d'un véritable orchestre philharmonique — et qu'il aurait pu être mêlé à eux —, lord Harleston eut un frisson rétrospectif.

— Je l'ai échappé belle, Higgins, soupira-t-il lorsque le train démarra.

— Pour sûr, approuva Higgins. Je n'imaginai pas monsieur le comte déguisé et, si vous le permettez, milord, je dirais que c'est folie de jeter tant d'argent par les fenêtres.

— Il y a des fortunes colossales dans ce pays et certains nouveaux riches se conduisent en irresponsables, conclut lord Harleston.

Le voyage pour Denver, au cœur des États-Unis, fut long, mais non dépourvu d'intérêt.

La ruée vers l'or provoquait des grands changements dans le Far-West des prairies et des immenses troupeaux. Des aventuriers affluaient des quatre coins du globe.

Entre 1859 et 1870, on avait extrait plus de 27 millions de dollars d'or des mines et des rivières aurifères. Au début, on s'était contenté de gratter le sol et de trier le sable des cours d'eau. Ensuite, une véritable industrie s'était développée.

Mais l'extraction devenait de plus en plus difficile et coûteuse. L'État connaissait des difficultés financières, plusieurs entreprises frisaient la faillite.

Et l'insécurité grandissait. Les Indiens s'étaient révoltés et, en dépit de nombreux pourparlers, la situation se détériorait de jour en jour. Leurs attaques se multipliaient contre les convois et les ranches. Ils ne faisaient pas de prisonniers et scalpaient leurs victimes.

La construction de voies ferrées et l'apparition des premiers chemins de fer, saluée avec enthousiasme, la découverte de gisements d'argent, avaient créé un boom économique. Des villes avaient jailli de terre le long des voies ferrées. La population augmentait rapidement ; elle avait quadruplé en quelques années.

Lord Harleston n'avait pas investi à la légère. Il s'était sérieusement documenté sur l'économie du Colorado. Parallèlement aux placements qu'il avait réalisés dans l'élevage, il s'intéressait à la recherche minière et à l'industrie.

Il décida donc de profiter de son voyage pour explorer toutes les possibilités de ce fabuleux pays.

On avait récemment découvert du plomb près de Leadville, et de riches gisements argentifères. Il allait se renseigner. Il ne savait pas ce qu'il allait trouver à Denver, mais déjà, il sentait que ce serait différent de ce qu'il avait imaginé.

L'aventure pouvait finalement se révéler plus intéressante que prévu et il accumulait des notes à l'intention de Robert dont l'absence lui pesait. Tous deux formaient une équipe et se complétaient admirablement.

N'avaient-ils pas trouvé le moyen de rire dans les soirées les plus sinistres et les voyages les plus fastidieux ?

« Son père finira bien par mourir, songea lord Harleston, égoïstement, et Robert pourra me rejoindre. »

Le train avait traversé d'immenses étendues désolées où l'on ne voyait âme qui vive. D'après l'horaire, on approchait de Denver. Lord Harleston se

pencha, s'attendant à découvrir les premiers contreforts des montagnes Rocheuses, mais le ciel couvert cachait l'horizon.

De toute façon, c'était une bonne chose que le voyage se termine et il avait hâte de découvrir Denver. La « Compagnie d'élevage de la Prairie » avait été entièrement financée par des capitaux britanniques. Nombre d'Anglais avaient investi dans ce secteur; d'autres s'étaient tournés vers l'industrie minière et avaient spéculé sur l'essor des mines du Colorado.

Lord Harleston n'avait pas tenté de diversifier ses mises. Il avait lu trop de récits sur des filons épuisés après les premiers coups de pioche et d'histoires de propriétaires escroqués ou assassinés par des brigands résolus à se rendre maîtres de riches concessions. Il était décidé à se montrer d'une grande prudence dans ce domaine qui ressemblait trop à un jeu de hasard : on achetait après quelques sondages, on n'était jamais sûr, avant l'exploitation, de la richesse du filon.

Il s'efforça de penser à autre chose.

« Pourquoi tirer des plans sur la comète, se dit-il, alors que je ne sais pas combien de temps je vais rester ? Je ferais mieux de songer à ma prochaine étape. Dieu sait que ce pays est assez vaste pour que je n'aie que l'embarras du choix. »

Mais bientôt, l'esprit inoccupé, il ressentit à nouveau le mal du pays et songea à l'Angleterre.

Demain, on courrait le derby à Epsom. Ses chevaux emporteraient la victoire, il en était certain. Et il ne serait pas là pour les conduire !

Le train avait ralenti. Les wagons tressautaient sur les aiguillages. La locomotive crachait des jets de vapeur. On entrait en gare. Toujours en proie à ses regrets, il ne put s'empêcher de jurer :

— Sacrebleu ! Tout cela à cause d'une histoire de femme ! Le diable emporte cette engeance.

Chapitre 3

Un jeune homme de bonne apparence attendait lord Harleston à sa descente de train. Il s'avança vers lui, les mains tendues :

— Vous êtes bien lord Harleston ? demanda-t-il, Waldo Sheridan Altman Junior, pour vous servir. Mais appelez-moi Waldo.

— Bonjour, Waldo, répondit lord Harleston en souriant.

Il appréciait d'être attendu dans cette ville étrangère et d'avoir quelqu'un à qui parler après les longues heures de ce voyage interminable, qu'il avait passées seul dans son compartiment.

Waldo déclara :

— Mon père a reçu la dépêche qui annonçait votre arrivée à Denver. Un autre câble de M. Vanderbilt nous demandait de prendre soin de vous.

Le nom de Vanderbilt l'impressionnait visiblement et il parlait du richissime Américain avec une nuance de respect qui en disait long sur la puissance et l'influence de ce dernier.

Deux voitures attendaient à la sortie de la gare. On entassa les bagages dans la première.

Lord Harleston monta dans la seconde, à côté de Waldo qui prit les rênes.

Le jeune homme paraissait avoir vingt-cinq ans et exultait d'avoir à s'occuper d'un personnage de l'importance de lord Harleston en l'absence de son père. Il prenait son rôle très au sérieux. Il ne cachait pas sa fierté d'habiter une ville en plein essor et décrivait avec volubilité les imposantes constructions qu'ils rencontraient le long du chemin.

Lord Harleston s'étonnait de trouver côte à côte une cathédrale gothique, copie fidèle de ses sœurs européennes, des coupoles, des palais vénitiens avec leurs loggias typiquement italiennes dans les rues d'une ville du Far-West. L'architecture de la ville devait beaucoup aux civilisations passées, grecque, orientales, arabe, l'emprunt aux édifices européens était considérable. Mais le résultat était parfois surprenant.

Lord Harleston ne perdait rien du spectacle. Waldo reprit :

— Mon père tient beaucoup à vous faire visiter ses élevages. Dès que nous aurons fait le tour de Denver, je vous emmènerai au ranch.

— Avec plaisir.

— Vous découvrirez les immenses troupeaux qui peuplent maintenant la prairie. Il n'y a pas si longtemps, on les trouvait encore ici.

— Dommage qu'il n'y ait plus de buffles, on m'a dit qu'ils avaient disparu, remarqua lord Harleston.

— Il en reste quelques-uns, mais dans l'ensemble, ils ont été exterminés. On les a remplacés par du vulgaire bétail. Vous en verrez tellement que vous serez dégoûté de la viande à tout jamais !

La vitalité et la drôlerie de Waldo étaient communicatives et lord Harleston rit de bon cœur.

— A Denver, milord, je vous réserve quelques surprises. J'espère que vous ne serez pas déçu. Vous n'avez encore rien vu.

Ils s'engagèrent dans l'artère principale où ils croisèrent un brillant équipage, tiré par quatre chevaux fringants conduits par une femme. A l'intérieur de la voiture découverte, six ravissantes créatures, habillées avec une élégance quelque peu excentrique, riaient aux éclats. Leurs coiffures attiraient les regards.

La voiture se rapprochait au grand trot. L'attelage était magnifique et la beauté de la conductrice et de ses passagères si remarquable que lord Harleston demanda :

— Qui sont ces femmes ?

— Vous ne vous attendiez pas à cela !

— Certainement pas ! J'admire en connaisseur la manière dont cette ravissante jeune femme mène ses chevaux. Elle manifeste une adresse peu commune.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu une lemme conduire un attelage de quatre chevaux avec autant de brio. Son visage lui apparut alors en pleine lumière : une masse de cheveux bruns, presque noirs, remarquablement coiffés, les yeux en amande, soulignés d'un trait de mascara qui donnait de la profondeur au regard ombré de longs cils.

Lorsque les voitures se croisèrent, lord Harleston songea qu'il devait s'agir d'actrices ou de créatures de luxe d'un autre genre.

L'une d'elles apostropha Waldo :

— A ce soir, Waldo !

— Promis, Bessie !

Lord Harleston se tourna vers son compagnon, quêtant une explication.

— J'imagine que vous ne connaissez pas notre plus fameuse avenue : le Row ! Chez vous, en Europe, c'est ce qu'on appelle une rue chaude !

— Je m'en doutais un peu, dit lord Harleston en souriant, mais je ne connaissais pas le nom de Row.

— On l'appelle aussi : la *Perspective*. On y trouve bars, maisons de rendez-vous, boutiques et tripots.

— Leurs propriétaires ont un sens original de la publicité, remarqua lord Harleston.

— C'est Jenny Rogers qui a eu l'idée de parcourir la ville avec ses filles, dans cet équipage. Vous avez remarqué, elle ne se tire pas mal d'affaire avec les chevaux.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Elle est ici depuis un an. Avant, c'était la plus belle tenancière de Saint-Louis.

— Denver doit être fier de l'avoir, fit lord Harleston avec un sourire amusé.

— Et comment ! Elle a tellement de classe. Vous verrez quand je vous emmènerai dans son établissement, rue du Marché, je parie que vous n'avez pas mieux à Paris ou à Londres.

Lord Harleston fut sur le point de répondre qu'il n'avait nulle intention de visiter un lupanar, fût-il de grand luxe. Sans être puritain, ce genre d'aventure ne l'attirait guère. Mais un refus paraîtrait affecté et manquerait de simplicité. Après tout, il n'était pas mauvais de voir quelles distractions Denver offrait à ses visiteurs. A en juger par la belle Jennie, elles devaient valoir le détour.

Waldo poursuivait :

— Denver est devenu un centre animé. Pensez que tous les mineurs des environs, tous les cow-boys de la prairie viennent s'y distraire et y dépenser leur argent. Les maisons de tolérance se sont évidemment multipliées. Au moins, sont-elles bien tenues. Dans les Rocheuses, près des centres miniers, c'est différent. La plupart du temps, il s'agit de misérables bâtisses où les filles se promènent en chemise et tutu et se montrent aux fenêtres pour aguicher les clients.

— Elles doivent pulluler près des mines.

— Oh oui, mais pas une d'elles ne peut être comparée à ce que nous avons à Denver !

Lord Harleston haussa les sourcils :

— Expliquez-moi la différence.

— Ici, les maisons les plus fameuses possèdent deux ou trois salons, on y joue du piano, on danse, et si vous le désirez, vous pouvez y souper. Croyez-moi, la cuisine y est meilleure que dans la plupart des hôtels ou des restaurants de la ville. Jusqu'à l'arrivée de Jennie, c'était Mattie Silks qui avait la meilleure table... et la maison la plus accueillante.

Waldo aurait volontiers continué, mais ils étaient arrivés. La maison des Altman tenait d'un château de la Renaissance, d'une cathédrale avec ses tours et ses clochetons, et d'un arc de triomphe.

— J'espère que vous serez satisfait de votre installation, milord.

— Je n'en doute pas, répondit lord Harleston en promenant son regard sur ce monument. J'ai hâte de faire la connaissance de votre père. Mais vous ne m'avez pas parlé de votre mère ?

— Elle a accompagné papa au ranch. Vous les verrez plus tard. En attendant, nous pourrions nous amuser un peu, si vous voulez. Je ne sais si mes parents verraient ces projets d'un bon œil : ils sont un peu vieux jeu et Jenny Rogers ne fait pas partie du cercle de leurs fréquentations ! Mais je ne pense pas que vous souhaitiez passer tout votre temps à parler des moyens d'améliorer le cheptel et le rendement des mines.

— Dieu m'en garde !

L'intérieur de la maison ne cédait en rien aux extravagances qui avaient présidé à sa décoration extérieure. Chaque pièce était tapissée de lourdes tentures, ornée de statues de marbre, de tableaux et de plantes vertes. Les meubles étaient somptueux. De magnifiques tapis d'Orient jonchaient le sol.

On sentait que les habitants de Denver cherchaient leur voie et qu'une élite se créait dans cette ville jaillie du désert. Le courage de la population avait triomphé coup sur coup d'un incendie qui avait ravagé les premières constructions, et d'une inondation dévastatrice. On ne pouvait qu'admirer l'acharnement de ces pionniers qui, envers et contre tout, avaient réussi à fonder une nouvelle métropole.

La population s'accroissait au rythme de plus de cinq mille habitants par semaine. On racontait que l'on creusait de nouveaux puits de mine chaque jour.

Lord Harleston voulut s'en assurer :

— Vous avez de nouvelles mines d'argent à Leadville ? demanda-t-il.

— En effet, reconnut Waldo, elles ont provoqué une récente ruée. On spéculé férocement. Des fortunes s'édifient en une nuit !

— Comment cela ? demanda lord Harleston, les yeux brillant de curiosité.

Waldo lui donna des détails :

— Un quinquancier que je connais bien, un certain Tabor, a gagné au jeu deux permis de prospection de soixante-quatre dollars. Ils étaient établis pour la mine d'argent de Little Pittsburg : la tonne de minerai s'est vendue 200 dollars ! Mon marchand a investi dans d'autres exploitations. Aujourd'hui, il règne sur la quasi-totalité des mines d'argent du Colorado. Maire de Leadville, il est en passe de devenir le lieutenant-gouverneur de l'État !

— Il n'a pas perdu de temps ! s'exclama lord Harleston. Et vous, Waldo, pratiquez-vous aussi ce genre de spéculation ?

— J'ai promis à mon père d'investir mes économies dans l'élevage, mais j'ai bien l'intention de ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier !

— Sage décision, approuva lord Harleston.

Les mines d'or et d'argent commençaient à l'intéresser sérieusement. Les montagnes voisines devaient renfermer des trésors et la prospection n'en était encore qu'à ses débuts.

Waldo le tira de ses pensées en disant :

— J'avais l'intention d'organiser un dîner en votre honneur, milord, mais j'ai pensé qu'il serait plus agréable de faire un tour en ville.

— Vous avez bien fait ! répondit lord Harleston.

L'idée de se laisser guider par Waldo l'amusait. Tout compte fait, la visite de ces maisons de plaisir ne lui déplaisait pas.

La chambre préparée pour lord Harleston était vaste et confortable. Comme chez les Vanderbilt, la décoration était surchargée d'une profusion d'objets d'art, de meubles de prix, de tentures, de tapis et de plantes vertes.

Higgins était arrivé avec les bagages, il les avait rangés et avait préparé les

vêtements que son maître porterait pour la soirée. Le bain était prêt. Il se tourna vers lord Harleston qui venait d'entrer et lança, avec une amusante grimace :

— Nous échappons cette fois encore au campement de mineurs, milord!

— Profitons de ce luxe, Dieu sait ce que la suite de notre voyage nous réserve.

Il connaissait le peu de goût de son valet pour courir l'aventure et sa tendance à s'installer dans le confort; il lui recommanda de ne pas tout déballer et de se tenir prêt à un éventuel départ.

Après son bain — il avait apprécié le modernisme des installations — revêtu de sa tenue de soirée, il se sentait de fort bonne humeur.

Son hôte avait veillé à tout et un plateau chargé des boissons les plus diverses l'attendait dans sa chambre. Il s'était versé un verre de vieux sherry en finissant de s'habiller.

En le voyant entrer dans le salon où il l'attendait, Waldo s'écria:

— Devant votre élégance, milord, je me rends compte que nous ne savons pas nous habiller à Denver!

Les vêtements de Waldo, qui passaient fort bien en Amérique, auraient paru extravagants à Londres.

— Où diable pourrais-je trouver à m'habiller comme vous ? demanda Waldo, ingénument.

— A Londres, répondit lord Harleston en souriant.

— C'est ce que font les Swells à New York. Ils copient les Anglais dans tous les domaines, mais cela ne les empêche pas de les critiquer.

— Pourquoi ?

— Vous nous donnez des complexes ! Nous avons l'impression que vous nous regardez de haut, dit Waldo en rougissant.

— Bien sûr que non, nous sommes simplement très réservés. Nous ne nous livrons pas facilement.

— Ah ça, pour sûr ! Il y a pourtant des exceptions. J'ai fait récemment la connaissance d'un Anglais, à Leadville, il s'appelle Harle, un rude gaillard...

Lord Harleston l'interrompt:

— Harle, dites-vous ? Quel est son prénom ?

— Je ne sais pas, on l'appelle « le beau Harry ».

— Harry ! répéta lord Harleston en fronçant les sourcils.

Il savait très bien de qui il s'agissait.

Harold Harle, brebis galeuse de la famille, était le cadet de trois fils. L'aîné s'était engagé dans l'armée, comme c'était la coutume, le second avait opté pour la marine et Harry avait été destiné à l'Église. Mais il était apparu rapidement que ses inclinations étaient tout autres : il était décidé à mener joyeuse vie. Chassé d'Oxford pour mauvaise conduite, il fit son entrée à Londres où la bonne société le toléra à cause du nom qu'il portait.

Comme il était joli garçon, plein de charme et de séduction, on fermait les yeux sur son comportement parfois à la limite de la décence. Mais les mères

de famille éloignaient leurs filles: il n'avait ni argent ni espérances et usait de son charme comme d'autres de leurs talents et de leur intelligence, pour arriver à ses fins. Il passait allègrement d'une aventure à une autre et était la terreur des barbons mariés à des femmes trop jeunes et trop jolies.

Il accumulait les dettes. Son père et son frère aîné les rembouraient la plupart du temps pour éviter la honte de voir un Harle traîné devant les tribunaux.

Toujours sur la corde raide, il se lança dans des affaires de plus en plus suspectes. Le conseil de famille se réunit pour tenter de mettre un terme à une situation qui devenait insupportable. A la satisfaction générale, il apporta lui-même la solution à ses problèmes en quittant l'Angleterre. Mais, avant de partir, il enleva la fiancée d'une de ses relations, s'embarqua pour l'Amérique avec elle et l'épousa. Furieux, le père de la jeune fille lui coupa les vivres et la déshérita.

On racontait qu'Harry avait traîné ses guêtres dans tout le Nouveau Continent, New York, Chicago, la Floride...

Parfois, il adressait à son père une pressante demande d'argent.

Mais, depuis quelque temps, les demandes d'Harry avaient brusquement cessé et cela faisait bien cinq ou six ans que lord Harleston n'avait plus entendu parler de lui. Il chercha à se renseigner:

— Que fait votre ami ?

— Il joue, répondit Waldo. C'est un champion ! Le joueur le plus habile et le plus rapide de tout l'État.

Lord Harleston pinça les lèvres ; cela ne le surprenait guère. Il espérait seulement ne pas être mêlé à un scandale pendant son séjour au Colorado. Comme Waldo semblait séduit par Harry, il fit dériver la conversation.

Le dîner se déroula paisiblement. On parla à nouveau d'élevage et des perspectives minières qui semblaient immenses — ne venait-on pas de découvrir de riches gisements de charbon ?

La cuisine était simple mais savoureuse, le bœuf succulent et le vin, importé de France à prix d'or, remarquable.

Waldo buvait du bourbon. Lord Harleston n'avait pas un goût prononcé pour le whisky américain, bien différent du scotch traditionnel. Mais il accepta, avec plaisir, le verre de cognac français qu'on lui offrit à la fin du repas.

En buvant, il demanda:

— Et les Indiens ?

— C'est un sujet que l'on n'aime guère aborder.

— Pourquoi ?

— Je ne voudrais pas vous effrayer...

— Pas de danger ! répondit lord Harleston en souriant.

— Nous sommes passablement préoccupés, en ce moment, avec les Utes, une importante tribu qui vit dans le nord du pays et dont les terrains de chasse se trouvent de ce côté des Rocheuses.

— Qu'est-il arrivé ?

— Après quinze ans de paix, le conflit se rallume. Je ne pense pas que les Indiens soient responsables de la reprise des hostilités et mon père partage cet avis.

L'affaire semblait banale. Lord Harleston manifesta un intérêt poli :

— Eh bien ?

— Un agent de la Rivière Blanche s'est mis dans la tête de leur faire abandonner la chasse pour les convertir à l'agriculture. C'était déjà d'une grande maladresse et suffisant pour se mettre les tribus à dos. Mais il a fait pire en labourant les terres où les Indiens dressent leurs chevaux.

— Quelle idée stupide !

— N'est-ce pas ? Et si l'armée intervient pour rétablir l'ordre, nous aurons une nouvelle guerre. Nous n'en avons vraiment pas besoin.

Lord Harleston avait cru que ces affaires avec les Indiens étaient réglées une fois pour toutes et qu'on ne parlait plus que dans les livres de fermiers assassinés, scalpés, et de ranches brûlés.

Waldo ne tenait pas à s'étendre sur ce sujet et préférait lui montrer les attractions de Denver ; il le suivit pour commencer la tournée des grands ducs.

Une confortable calèche attelée de deux chevaux les attendait sous le porche.

— Je vous emmène d'abord au *Palace* ! C'est ce que le « Roi » Ed Chase a de mieux.

Le « Roi » Ed avait commencé avec 1 500 dollars gagnés à un joueur. Il avait ouvert un petit tripot, *le Progressif*, puis une élégante maison de jeu, *le Palace*. Il dirigeait son établissement avec une rare habileté.

— C'est lui qui a amené les premières tables de billard à Denver, dans des chars à bœufs.

Lord Harleston écoutait, amusé. Waldo continua :

— Il avait organisé un grand bal où il avait réuni celles qu'il appelait les « nymphes du pavé ». Ed s'amouracha de l'une d'elles, Nellie Bel-mont ; ce n'était pas du goût de sa seconde femme, qui la manqua de justesse d'un coup de revolver et demanda le divorce.

Lord Harleston regarda avec attention cet étonnant personnage, quand ils entrèrent au club. Ed Chase se tenait sur une haute chaise d'où il dominait la salle de jeu. Ses cheveux étaient prématurément gris et ses yeux, d'un bleu acier, perpétuellement en mouvement, ne perdaient pas un geste de sa clientèle. A tout hasard, il gardait sur ses genoux un fusil à canon scié.

L'endroit ne le cédait en rien au pittoresque de son propriétaire. Deux cents joueurs tenaient à l'aise autour des tables. Le bar était gigantesque, les bouteilles alignées devant une immense glace de vingt mètres de long. *Le Palace* n'était pas seulement une salle de jeu, un bar et une maison de plaisir, il avait aussi des prétentions théâtrales.

Lorsque lord Harleston et Waldo entrèrent, une chanteuse débitait des couplets extrêmement osés sur la scène. Le programme, en vers, promettait :

Palais des plaisirs et des arts voluptueux, De ravissantes créatures sauront vous rendre heureux... »

Montrant le programme du doigt, Waldo glissa à l'oreille de lord Harleston:

— Le chanoine de la cathédrale Saint-Jean est furieux, il n'a pas assez de mots pour condamner *le Palace* qu'il décrit du haut de la chaire comme un piège mortel pour les jeunes hommes, un antre d'abjection, de vice et de corruption !

Devant le spectacle auquel il assistait, lord Harleston ne donnait pas tort au brave chanoine.

Les filles du *Palace*, dont les vêtements ne cachaient pas grand-chose, étaient jeunes et très aguichantes. Waldo prétendait qu'elles préféraient la poudre d'or et les pépites aux fleurs. Il racontait qu'un de ses amis avait dépensé les 75000 dollars qu'il venait de gagner à la loterie pour couvrir l'une d'elles de pierres précieuses et de fourrures. Un peu plus tard, apprenant qu'elle était mariée, il l'avait tuée d'un coup de revolver en plein spectacle.

— Vous avez la gâchette facile à Denver!

Waldo haussa les épaules en souriant:

— La vie ne vaut pas cher par ici, le plus rapide gagne. Vous avez le choix: tuer ou être tué !

Ils s'approchèrent d'une table de roulette. Lord Harleston misa sur son numéro favori, gagna trois fois de suite et s'éloigna, à la stupeur de Waldo.

— Vous voulez partir? Avec la chance que vous avez ?

— C'est un principe, je ne force jamais le destin !

Waldo proposa d'aller d'abord chez Mattie Silks, avant Jennie Rogers.

Ils pénétrèrent plus profondément dans le quartier des rues chaudes. Le spectacle était étonnant et bien différent de ce que lord Harleston avait pu voir ailleurs. Les rues étaient larges, brillamment éclairées. Une foule dense y circulait. Les filles se tenaient dans l'embrasure des portes ou aux fenêtres des maisons et elles apostrophaient une nuée de cow-boys et de mineurs bruyants, déjà à moitié ivres, les aguichaient de la voix et du geste, faisaient valoir leurs charmes.

Quant à Mattie Silks, elle recevait, parée d'une robe qui l'aurait fait jalouser dans une soirée du meilleur monde à Londres. Petite, jolie et bien en chair, elle avait des cheveux châtain aux reflets dorés et qui bouclaient naturellement.

Elle s'était installée à Denver dix ans plus tôt, arrivant de la maison de tolérance qu'elle dirigeait dans l'un des grands centres de distribution du bétail du Kansas. Auparavant, avec ses « filles », elle avait fait le tour des centres miniers de la région.

A Denver, où elle avait poursuivi son aimable commerce avec un certain nombre de « pensionnaires » fidèles, elle avait d'abord monté sa tente sur un terrain vague. Mais très vite, elle fut en mesure d'acheter un bel immeuble de brique rouge dans Market Street.

Mattie Silks s'avança au-devant de ses visiteurs. Waldo l'embrassa sur les deux joues et échangea quelques mots avec elle, avant de lui présenter lord Harleston. Impressionnée de recevoir un lord, elle conduisit ses hôtes dans un petit salon. Ses *girls* étaient assises sur des chaises ou de confortables divans. On entendait, venant d'une autre salle où quelques couples dansaient, les accords d'un excellent orchestre.

Waldo ne tenait pas en place.

— Nous n'allons pas nous éterniser ici, dit-il à mi-voix à lord Harleston.

Il régla un prix astronomique pour une bouteille de mauvais champagne auquel ni l'un ni l'autre ne touchèrent et se leva pour se rendre chez Jennie.

Waldo avait tant parlé de Jennie Rogers, depuis qu'ils l'avaient croisée dans son attelage à la d'Aumont, que lord Harleston avait hâte de la rencontrer.

Ils arrivèrent au numéro 2009 de Market Street devant la « maison » de Jennie Rogers. Un portier noir leur ouvrit. Le décor était raffiné et élégant. Près du bar, un pianiste noir, comme le reste du personnel, jouait des *blues*, accompagné par un orchestre.

Le rire de Jennie Rogers perlait, musical, aux inflexions chaudes et voluptueuses, avec par moments comme une note de défi. Il émanait de la jeune femme une vitalité invincible, ses yeux reflétaient une folle exubérance.

Des quantités de jeunes femmes, venues de Saint-Louis avec elle, ornaient les luxueux salons. Vêtues de robes de bal fort élégantes, elles n'auraient pas été déplacées à Marlborough House et jouaient leur rôle d'hôtesse à la perfection sous l'œil exercé de Jennie Rogers auquel rien n'échappait.

Détendu pour la première fois depuis son départ de l'Angleterre, lord Harleston s'amusait sans réserve aux remarques spirituelles et parfois osées de son hôtesse dont la drôlerie le changeait des conversations fastidieuses des Américaines qu'il avait rencontrées jusqu'alors.

Les salons se remplissaient de nouveaux arrivants. L'atmosphère était joyeuse, mais de bon ton, sans aucune vulgarité. Lord Harleston songea que cette « maison » était à cent coudées au-dessus de celles de Saint-James Street à Londres. Jennie Rogers recevait comme une dame de la meilleure société et non comme une tenancière de maison close.

Waldo dansait avec une ravissante petite rousse. Jennie Rogers se rapprocha de lord Harleston :

— Souhaitez-vous une compagnie ? Que diriez-vous de Zaza qui m'arrive d'Extrême-Orient, ou de Renée, une Française !

Lord Harleston secoua la tête en riant :

— Ce soir, je me contente du spectacle. Je viens d'arriver après un voyage exténuant et j'ai l'intention d'aller au lit sans trop tarder, et seul.

Jennie Rogers laissa fuser son rire célèbre :

— Les meilleures résolutions sont celles qu'on oublie le plus facilement !

— Je suis de votre avis, mais pas ce soir. En revanche, permettez-moi d'offrir une coupe de champagne à vos jolies pensionnaires.

Lord Harleston fit signe au maître d'hôtel à qui il glissa des dollars qui disparurent comme par magie.

Jennie lui raconta ses débuts difficiles à Saint-Louis, et pourquoi elle s'était finalement décidée à s'installer à Denver où l'argent coulait à flots.

Lord Harleston découvrit, en l'écoutant, que ce métier exigeait des qualités particulières, un sens aigu de la diplomatie et de réelles capacités pour les affaires. Il ne cachait pas son admiration pour cette belle jeune femme et pour son savoir-faire.

Les pensionnaires de Jennie Rogers étaient bien traitées, bien nourries, logées dans des chambres confortables et joliment meublées. Elles n'étaient pas sordidement exploitées comme un vulgaire cheptel humain et gagnaient très convenablement leur vie. Néanmoins, le métier était si dur qu'il conduisait certaines d'entre elles au bord de la dépression : elles se droguaient, avalaient des calmants et des euphorisants — du laudanum ou de l'opium liquide, en vente libre dans les « drugstores » de la ville. C'était l'inévitable chemin de la déchéance. L'abus des drogues menait les malheureuses à l'abrutissement et au suicide.

Jennie parla chevaux. Lord Harleston était ravi. La soirée avait passé sans qu'il s'en aperçût. Waldo, qui les rejoignit, le tira de son euphorie. Lord Harleston éprouva la fatigue du voyage et se leva :

— Je vais me coucher ; je n'ai jamais été capable de dormir en chemin de fer. Je vais essayer de récupérer.

— Déjà ? objecta Waldo, qui voyait sa soirée compromise.

— Oui, je vais rentrer, mais que cela ne vous empêche pas de rester. J'ai passé une excellente soirée, prolongez-la ; pour vous, elle ne fait que commencer.

Ravi, Waldo bredouilla :

— Si vous ne m'en voulez pas, j'accepte, milord.

Jennie s'avança :

— Ce fut un honneur pour moi de faire votre connaissance. J'espère avoir le plaisir de vous revoir... demain soir, peut-être ? dit-elle avec un sourire enjôleur.

— Ce sera un plaisir, répondit lord Harleston en prenant congé.

Il se dirigea vers la sortie où il se heurta à un groupe de cow-boys braillards, aux bottes poussiéreuses, chapeaux rabattus sur les yeux, de lourds pistolets aux côtés.

Deux d'entre eux soutenaient une jeune fille. Ils hélèrent la maîtresse de maison :

— Salut, Jennie, nous t'apportons du renfort, dirent-ils en s'esclaffant. La plus jolie petite poulette que tu aies jamais vue.

Le visage de Jennie se durcit :

— Je n'ai besoin de personne ! Et certainement pas de cette fille que vous avez ramassée Dieu sait où !

L'un des cow-boys, que les autres appelaient Booker, l'interrompit

brutalement:

— Du calme, ma belle ! Attends de voir le petit oiseau. On l'a trouvée à six miles de la ville, errant dans la campagne. Les salopards d'indiens ont tué papa et maman, elle ne savait pas où aller.

— Je suis désolée pour elle, coupa sèchement Jennie, mais les Indiens, c'est votre affaire, pas la mienne. Emmenez-la ailleurs.

— On y a pensé, répliqua Booker, mais ces vieilles corneilles qui recueillent les orphelins en feraient une domestique. Elle est trop jolie pour ça ! Elle sera mieux dans ta volière !

— Ça ne m'intéresse pas !

— Jette au moins un coup d'œil à la marchandise, plaida Booker, c'est joli comme un cœur et doux comme du miel !

— C'est vrai, miss Jennie, renchérit l'un des cow-boys, et elle parle comme une lady. Il lui faut une maison comme la vôtre, pas moins !

Jennie jeta un coup d'œil à la jeune fille qui chancelait. Elle était ravissante. Ses yeux immenses étaient baissés sous de longs cils. Sa chevelure, d'un roux très chaud aux reflets cuivrés, accentuait la pâleur de son visage.

— Pas mal, convint Jennie. Comment s'appelle-t-elle ?

— Nelda Harle, à ce qu'elle dit, répondit Booker.

Lord Harleston, qui avait assisté de loin à la scène, se retourna brusquement:

— Qu'avez-vous dit ?

— Ben oui, elle s'appelle Nelda, Nelda Harle, c'est assez drôle, mais c'est ce qu'elle nous a dit, n'est-ce pas, les gars ?

Les autres approuvèrent:

— Ouais ! Mais on ne va pas passer la nuit comme ça ! Un bon mouvement, Jennie, prends-la !

Jennie Rogers réfléchissait.

Lord Harleston intervint:

— Je vais m'occuper d'elle. Il y a de fortes chances pour que ce soit quelqu'un de ma famille.

Booker le regarda avec stupeur.

— Mais elle s'appelle Harle, objecta Jennie.

— Harle est le nom de ma famille, expliqua lord Harleston. Si cette histoire est vraie, il s'agit peut-être de la fille d'un cousin éloigné : Harold Harle, dont M. Altman me parlait encore cet après-midi.

Jennie s'écria:

— Le « bel Harry » ! Je ne savais pas qu'il s'était marié et qu'il avait une fille. (Elle jeta aux cow-boys :) Entrez, suivez-moi !

Les trois hommes obtempérèrent en silence, portant la jeune fille qui semblait inconsciente.

Jennie ouvrit la porte d'une chambre et désigna un lit recouvert d'un dessus de satin rose. Les deux hommes y déposèrent leur fardeau et

attendirent, le chapeau à la main, intimidés par le luxe de la chambre. Ils jetaient des regards admiratifs aux glaces qui ornaient les murs et le plafond et aux lourdes tentures de satin rose assorties au dessus-de-lit.

La jeune fille endormie était en piteux état : sa robe déchirée, tachée de boue, ses chaussures en lambeaux.

Booker expliqua à lord Harleston :

— Elle a marché pendant des kilomètres ; elle était à moitié morte de faim et de soif quand nous l'avons trouvée. On lui a donné à manger et elle s'est endormie dans le chariot. Elle a à peine ouvert les yeux depuis.

— Vous êtes certains que ses parents ont été tués ?

— C'est ce qu'elle nous a dit, répondit Booker. Ses parents préparaient le souper. Elle s'est éloignée un moment ; pendant ce temps, les Indiens ont attaqué ses parents. Elle a assisté au massacre.

— Pauvre petite, dit Jennie en frissonnant. Quelle horreur !

Les cow-boys hochèrent la tête :

— Ce n'est pas un spectacle pour un chrétien ! Mais d'après ce qu'on a entendu dire, cela ne fait que commencer de l'autre côté des montagnes !

— C'est le bruit qui court, reconnut Jennie. Soyez prudents, et allez boire un verre à mon compte, mais c'est tout ce que je peux faire pour vous.

Booker essaya de marchander :

— Allons, Jennie, sois un peu plus généreuse !

— Rien à faire !

Lord Harleston tendit un billet de 100 dollars à Booker :

— Tenez, allez vous amuser, vous l'avez bien mérité. Sans vous, cette pauvre fille serait morte !

Le cow-boy contempla le billet, ébahi :

— C'est rudement chic, m'sieur. Grâce à vous, on va pas s'embêter !
Encore merci !

Jennie lui adressa un clin d'œil :

— Vous connaissez le chemin ! Vous pouvez y aller...

Le sourire aux lèvres, les trois hommes sortirent de la chambre. Jennie se tourna alors vers lord Harleston et le questionna du regard.

— S'il s'agit bien de Nelda Harle, dit-il, il m'appartient de la prendre sous ma responsabilité. Elle fait partie de ma famille.

— C'est cependant à moi qu'on l'a apportée !

Lord Harleston sourit : sa charmante hôtesse ne perdait pas le sens des affaires !

— Je comprends, dit-il, il va de soi que je vous indemniserai !

Jennie pouvait se révéler aussi âpre au gain qu'elle était avenante avec la clientèle. Elle demanda un prix exorbitant pour celle qu'elle considérait comme sa propriété. Lord Harleston lui donna la moitié de la somme qu'elle réclamait et vit, à la lueur de satisfaction qui brilla dans les yeux de Jennie, qu'elle n'en espérait pas autant.

L'affaire conclue, il demanda à Waldo :

— J'espère ne pas abuser de votre hospitalité en prenant cette jeune femme avec moi ?

— Non, bien sûr. Je fais avancer la voiture.

Jennie demanda :

— Dois-je l'éveiller ?

— Non ! Elle doit être épuisée après avoir tant marché. Laissez-la dormir.

— Qu'allez-vous en faire ?

Lord Harleston répondit, d'une voix sèche :

— Je l'emmènerai en Angleterre et je la confierai à la famille qu'elle possède encore là-bas.

— Cela n'a pas l'air de vous faire tellement plaisir, nota Jennie.

— Je trouve cette aventure profondément regrettable. Franchement, je me serais bien passé de ce souci, mais il m'est difficile d'abandonner cette jeune fille !

Il maudissait secrètement la coïncidence qui l'avait fait se trouver chez Jennie à l'arrivée des cow-boys. Il s'en voulut aussitôt de sa mesquinerie. La fille du « bel Harry » n'en était pas moins une Harle !

Il fut tiré de ses pensées par Waldo qui demandait :

— Voulez-vous que je la porte dans la voiture ?

Il y avait une note inaccoutumée dans la voix de Waldo qui semblait très ému par la beauté de la jeune fille. Lord Harleston décida :

— C'est inutile, les serviteurs s'en chargeront.

— Laissez-moi faire, répliqua Waldo.

Il prit Nelda dans ses bras, elle était légère comme une plume. Elle ne bougea pas. Elle avait sombré dans un sommeil profond, totalement épuisée par les épreuves qu'elle venait de traverser.

Lord Harleston suivit Waldo. Jennie l'arrêta, posant une main sur son bras :

— Revenez demain, j'y compte, dit-elle d'une voix caressante.

— Vous êtes trop bonne, répondit-il machinalement.

— Et vous, terriblement attirant, dit-elle en l'embrassant sur la joue.

Il grimpa dans la calèche.

Jennie lui fit un signe de la main.

— Au revoir, murmura-t-elle en regardant la voiture s'éloigner.

Chapitre 4

Lord Harleston se réveilla de fort méchante humeur. Il s'était endormi très vite, la veille au soir, mais en ouvrant les yeux, la mémoire lui revint et il regretta son élan généreux de la veille : qu'allait-il faire de la fille du « bel Harry » ?

Pour peu qu'elle tienne de son père, les ennuis ne faisaient que commencer. Qui accepterait de se charger d'elle, sachant qui elle était ?

Cyniquement, il décida de se débarrasser de son encombrante parente dès son rapatriement en Angleterre. S'il n'avait pas la moindre intention de jouer les tuteurs, il se félicitait néanmoins d'avoir arraché cette jeune fille au destin qui l'attendait chez Jennie Rogers.

Il ne doutait pas que, sous ses dehors séduisants, Jenny ne soit une femme de tête impitoyable, à la poigne de fer. Il en savait quelque chose. Elle lui avait fait payer cher la liberté de Nelda. Ce n'était pas avec de bons sentiments qu'elle pouvait gérer une affaire comme la sienne. Jennie n'était d'ailleurs pas personnellement en cause. Les règles de la profession étaient partout les mêmes.

Sa mauvaise humeur avait empêché lord Harleston de prêter attention à Nelda. Il avait seulement été frappé par son aspect misérable lorsqu'il l'avait déposée sur son lit. Il imaginait la vie qu'elle avait menée avec un père comme Harry. Il avait dû la traîner de tripots en campements de mineurs, elle était sûrement un être fruste, inculte et sans éducation. La meilleure preuve était qu'elle avait séduit les cow-boys qui l'avaient amenée en ville.

Sa mère, cependant, était de bonne extraction, une vraie dame, disait-on dans la famille. Nelda tenait peut-être d'elle.

Lord Harleston se souvenait de ce qu'il avait entendu raconter dans son enfance. Des conversations entières lui revenaient en mémoire :

— Comme je plains les Marlowe ! Cette petite qui s'enfuit avec Harry la veille de son mariage, quel scandale !

— Harry est la honte de la famille, avait affirmé son père d'un ton catégorique. Tout ce que je souhaite, c'est de ne plus entendre parler de lui.

Comme la plupart des femmes, lady Harleston avait un faible pour le « bel Harry ».

— Il a tant de charme, murmurait-elle.

Elle lui manifestait plus d'indulgence qu'à la jeune fille qui avait tout

quitté pour le suivre.

Le père de lord Harleston avait déclaré, d'un ton dur :

— Harry s'en tirera. Il trouvera toujours des poires pour leur extorquer de l'argent. Il jouera.

Avec l'innocence de la jeunesse, lord Harleston avait demandé :

— Cousin Harry est un bon joueur de cartes ?

Sa question avait attiré une réponse ambiguë :

— Un trop bon joueur ! (Et son père aussitôt d'ajouter :) En voilà assez sur ce sujet ! Plus un mot sur lui.

Mais chaque fois que l'on reparlait du « bel Harry », c'était pour évoquer son charme irrésistible et son talent aux cartes, talent qui n'était guère apprécié.

Lord Harleston songea sombrement que la fille avait peut-être hérité de la dextérité du père : ce serait un comble et une bonne raison pour se séparer d'elle au plus vite !

Il descendit dans la salle à manger pour prendre son petit déjeuner. Comme il était le premier, il continua de se livrer à ses réflexions. La meilleure solution était d'emmener Nelda à New York dès qu'il aurait réglé ses affaires, et d'y louer les services d'un chaperon qui la ramènerait en Angleterre. Il chargerait Watson de trouver un collège où elle poursuivrait ses études. Encore faudrait-il qu'elle ne se fasse pas mettre à la porte. Si elle tenait de son père et se conduisait comme lui, on ne la garderait pas.

Il repoussa son assiette, l'appétit coupé. Il se versait une tasse de café dont il avait le plus grand besoin, lorsque Waldo entra.

— Je suis confus de mon retard, dit-il, mais je ne suis rentré qu'à l'aube !

— J'espère que cela en valait la peine, répondit lord Harleston, sarcastique.

— Vous pouvez le dire ! Après votre départ, la soirée a été plutôt animée. Les cow-boys à qui vous avez donné tant d'argent se sont déchaînés. Ils voulaient tout casser ! Je ne sais si vous auriez apprécié !

— Sans doute pas, mais Jennie Rogers ?

— Oh, pour elle, c'est monnaie courante, elle s'en tire très bien. Pas plus que les chevaux sauvages, les hommes ne lui font peur, répondit Waldo admiratif. Elle espère beaucoup vous revoir ce soir. Vous l'avez séduite, milord. Mais si vous préférez, nous pouvons aller ailleurs, les attractions ne manquent pas.

— Pour être franc, Waldo, je préférerais aller au ranch et rencontrer vos parents. N'oubliez pas que je suis venu pour affaires.

— En partant ce matin, nous pouvons arriver avant la nuit.

Lord Harleston tiqua sur le « nous » qui devait englober Nelda. Pour en avoir le cœur net, il demanda :

— A propos, que va devenir, pendant notre absence, la jeune fille que j'ai recueillie hier soir ?

— Mais nous l'emmenons, fit Waldo en beurrant ses toasts.

— Ne craignez-vous pas que cela ne dérange vos parents ?

— Eux ! Pas du tout ! C'est courant que des invités arrivent sans crier gare.

— Je m'en suis rendu compte.

— Ce n'est pas la place qui manque chez nous !

— Mais, poursuivit lord Harleston, elle n'a rien à se mettre sur le dos.

Waldo, qui était allé se servir à la desserte une copieuse assiette d'œufs et d'épaisses tranches de jambon, revint s'asseoir.

— Affaire réglée, milord. J'ai demandé aux domestiques de lui préparer une garde-robe parmi les affaires qui appartiennent à ma sœur. Elles ont la même taille.

Lord Harleston admira cette générosité. Les Américains étaient un peuple jeune, sans complexes ; les réactions auraient été sans doute différentes en Angleterre. Il voulut mettre les choses au point :

— C'est très généreux de votre part, mais c'est à moi de m'occuper d'elle.

Waldo balaya cette objection :

— Ma mère s'en chargera ! Ce sont des affaires qu'il vaut mieux laisser aux femmes !

Lord Harleston n'insista pas. Il renouvela ses remerciements et écouta le récit amusant que Waldo lui fit de sa folle nuit.

Il allait se lever pour demander à Higgins de préparer les bagages lorsque Nelda entra. Reposée, coiffée avec soin, vêtue d'une élégante robe verte qui faisait ressortir la fraîcheur de son teint, c'est à peine s'il la reconnut. Seul un cerne sous ses grands yeux attestait les épreuves qu'elle avait subies la veille. Lorsqu'il avait vu cette misérable créature enveloppée de haillons, aux cheveux en désordre, maculée de boue, que les cow-boys traînaient avec eux, lord Harleston l'avait prise pour une enfant. Or, Nelda était une adolescente, presque une femme.

Elle restait immobile, hésitante, dans l'embrasure de la porte. Les deux hommes se levèrent.

— On m'a dit de descendre, murmura-t-elle.

Waldo s'empressa.

— Nous vous attendions, dit-il en lui offrant un siège. Nous n'avons pas pu nous présenter hier soir, mais je m'appelle Waldo Altman et vous vous trouvez dans la maison de mes parents.

— C'est très généreux de m'avoir recueillie.

Sa voix musicale avait des inflexions graves. Elle parlait un anglais très pur, sans le moindre accent américain, ce qui, après un aussi long séjour dans ce pays, était un bon signe, se dit lord Harleston !

— Et voici lord Harleston, dit Waldo.

Nelda fit une révérence, les yeux grandis par la surprise :

— Lord Harleston ?

— Nous sommes vaguement parents par votre père, Harold Harle.

Le visage de Nelda s'éclaira :

— Mon père connaissait le vôtre. Maintenant, vous êtes le chef de famille ?

Lord Harleston approuva d'un signe de tête. Waldo, jouant son rôle de maître de maison, demanda :

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

— On me l'a monté dans ma chambre. Je vous remercie aussi de m'avoir prêté des vêtements, les miens ne sont plus mettables.

Lord Harleston s'était carré dans son fauteuil, les jambes croisées, et il la regardait attentivement. Il voulait se faire une opinion sur cette jeune fille dont il s'était imprudemment chargé. Il ne disait mot et Waldo, pour dissiper la gêne qui s'installait, demanda :

— Vous venez de vivre des heures bien pénibles ! Parlez-nous un peu de vous si vous le voulez bien.

Nelda commença d'une voix hésitante :

— C'était horrible... si je ne m'étais pas éloignée pour chercher de l'eau... les Indiens m'auraient aussi égorgée.

— Vous avez eu une chance inouïe, dit Waldo. Votre père ne pouvait pas imaginer qu'il était dangereux de circuler dans la région sans escorte, et rien ne laissait prévoir une embuscade. De ce côté des montagnes, tout était paisible. On n'avait remarqué aucun mouvement suspect.

— Nous aurions dû nous joindre à d'autres convois, mais maman était très malade. Nous devons consulter un médecin de toute urgence.

— Votre mère était souffrante ?

— Très gravement. Plutôt que de prendre le train, qui ne dessert pas encore Leadville, mon père a jugé qu'il était plus rapide et surtout plus confortable pour maman de venir en voiture.

— De quoi souffrait votre mère ? demanda lord Harleston.

— Elle s'était beaucoup affaiblie au cours de l'hiver et, d'après le médecin de Leadville, il lui fallait aller à Denver pour consulter un praticien sérieux. Il avait laissé entendre qu'il lui faudrait changer de climat.

— J'imagine en effet, dit lord Harleston, que ce centre minier n'était guère indiqué pour une malade.

— Il y fait froid, humide, et la ville est un chantier... mais papa y gagnait de l'argent... et nous en avons le plus grand besoin...

Lord Harleston jeta d'une voix où perçait le blâme :

— J'imagine que les revenus de votre père venaient des tables de jeu !

Nelda rougit violemment. Afin d'atténuer la brutalité de ces paroles, Waldo lui proposa doucement :

— Puis-je vous offrir quelque chose ? Une tasse de café ?

Elle secoua la tête :

— Non, merci. Je tombais d'inanition lorsque les cow-boys m'ont recueillie, mais j'ai pris un petit déjeuner; je crois qu'il vaut mieux que j'attende un peu avant de boire ou manger à nouveau.

— C'est peut-être plus prudent, admit Waldo, subjugué par le charme de

Nelda.

Lord Harleston, lui, ne désarmait pas. Il se disait que son cousin avait dû mettre à profit la beauté de sa fille pour attirer de riches joueurs à ses parties truquées. La rougeur subite de Nelda montrait qu'elle avait honte de la vie qu'elle avait menée. Il allait tirer tout cela au clair et mener une enquête serrée sur les antécédents de la jeune fille.

Lord Harleston était agité par des pensées malveillantes, mais dans son désir de se montrer équitable, il admettait que Nelda était jolie, élégante, qu'elle avait reçu une bonne éducation et parlait un anglais parfait, sans fautes et sans accent.

— Lorsque vous vous sentirez mieux, il faudra que nous ayons une conversation sérieuse, déclara-t-il froidement. Maintenant, si vous êtes assez forte pour entreprendre le voyage, je vous demanderai de vous joindre à nous. Nous partons pour le ranch de M. Altman dans deux heures.

Nelda demanda d'une voix craintive:

— Le ranch se trouve dans la Prairie ?

Waldo voulut la rassurer:

— Oui, mais nous voyagerons en convoi avec une escorte de cavaliers armés. Il n'y a aucun risque que les Arapahoes qui vous ont attaqués se frottent à nous. N'ayez pas peur.

— J'essaierai, murmura-t-elle avec un pauvre sourire.

Waldo s'exclama impulsivement:

— D'ailleurs, je serai là pour vous protéger ! (Pour tempérer cet élan, il se tourna vers lord Harleston :) Vous aussi, vous serez armé.

— J'ai bien un revolver dans mes bagages, mais je ne pensais pas avoir l'occasion de m'en servir à Denver.

— J'avoue que je ne comprends pas ce qui se passe. Les Arapahoes et les Cheyennes vivent dans la plaine, ils se sont tenus tranquilles pendant longtemps. J'imagine qu'ils ont appris que les Utes, de l'autre côté des Rocheuses, se sont révoltés, et ils en ont fait autant.

Lord Harleston paraissait incrédule:

— Comment diable auraient-ils pu l'apprendre ? Je vois mal ces tribus échanger une correspondance !

Waldo hocha la tête.

— Les nouvelles circulent. Les tribus communiquent en battant le tambour ou en allumant des feux. (Devant le scepticisme de lord Harleston, il poursuivit :) Si vous viviez assez longtemps dans ce pays, vous verriez que les Indiens, les Noirs et les Chinois savent tout avant nous, les Blancs.

— C'est vrai, approuva Nelda. Je suis certaine que si nous avions emmené notre serviteur noir avec nous, il aurait appris que les Indiens s'étaient révoltés dans la région. Il aurait prévenu papa.

Un sanglot brisa sa voix.

Lord Harleston se leva et regarda sa montre :

— Il nous reste un peu de temps, profitez-en pour acheter ce dont vous

avez besoin.

Nelda sécha ses yeux :

— Mais... je n'ai pas d'argent !

— Ne vous tracassez pas. Je vous ai prise en charge, je tiens à ce que vous ne manquiez de rien. Voici de l'argent. Demandez-m'en quand vous l'aurez dépensé.

Il posa une liasse de billets verts sur la table.

Nelda hésita, ses yeux allant de lord Harleston aux billets. Brusquement, elle se leva et prit la liasse :

— Je vous remercie, dit-elle, malheureusement, je ne peux vous promettre de vous rembourser.

— C'est parfaitement inutile, répliqua lord Harleston. Lorsque nous aurons plus de temps, nous penserons sérieusement à votre avenir. Pour le moment, laissez-moi faire.

Nelda rougit et quitta rapidement la pièce.

Toujours d'aussi mauvaise humeur, lord Harleston ordonna à Higgins de faire les bagages.

Il n'avait besoin que du strict minimum. Il n'avait pas l'intention de rester très longtemps au ranch et, avec Nelda sur les bras, il devrait obligatoirement repasser par Denver.

« Lorsque je l'aurai expédiée en Angleterre, se dit-il, je serai libre de choisir d'aller où bon me semble. »

Dès le premier instant, il avait décidé qu'elle ne pourrait voyager avec lui : elle n'était plus une enfant et il n'était pas assez vieux. La présence d'une jeune fille à ses côtés susciterait des cancanes. Et puis, il n'avait aucune envie de s'encombrer d'une femme en ce moment ! Une fois au ranch, peut-être Mme Altman l'aiderait-elle à trouver un chaperon pour Nelda. Sinon, Mme Vanderbilt, à New York, était tout indiquée pour jouer ce rôle.

— Le diable emporte cette fille qui me complique la vie, grommela-t-il.

Il résolut de réduire la durée de son séjour chez les Altman pour se débarrasser de Nelda le plus vite possible. Il l'embarquerait à New York sur le premier bateau en partance pour l'Angleterre et poursuivrait son voyage à sa guise.

Il se changea, enfila une tenue de cheval, des bottes, et redescendit à la recherche de Waldo. Il tomba sur Nelda. Assise dans un fauteuil, un livre à la main, elle attendait le moment du départ.

Elle se leva brusquement à l'entrée de lord Harleston.

— Vous aimez lire ? demanda-t-il en lui jetant un coup d'œil.

— Beaucoup ! Il y a tellement de livres ici, comme j'aimerais avoir le temps d'en profiter !

— Quel enthousiasme ! répondit-il, narquois.

— Maman et moi nous avons la passion de lire. Nous fouillions partout pour trouver des livres. Ce n'était pas facile, les bibliothèques et les librairies ne pullulent pas près des mines.

Lord Harleston eut envie d'ajouter : « Où vous n'auriez jamais dû mettre les pieds ! », mais il se contenta de hocher la tête.

Nelda poursuivit, emportée par son élan :

— Nous traînions avec nous une véritable bibliothèque ambulante lorsque nous partions en voyage. Et quand je me trouve devant de tels trésors, je suis un peu comme un affamé à qui l'on présenterait un festin !

Elle eut un petit sourire pour excuser son enthousiasme et lord Harleston remarqua deux adorables fossettes qui se creusaient sur ses joues.

Il était persuadé, mais il n'en dit rien, que les Altman avaient acheté ces livres pour décorer leurs murs plus que pour leur contenu. Il jeta un coup d'œil à celui que tenait Nelda :

— Qu'avez-vous choisi ?

— *Le Lys dans la vallée*, de Balzac.

— Mais c'est en français ! Vous lisez le français ?

— Couramment. Je parle plusieurs langues vivantes. Ce qui m'a servi dans certains cas. (Devant l'air étonné de lord Harleston, elle s'expliqua :) Au moment de la ruée vers l'or, les gens sont arrivés des quatre coins du monde, sans savoir un mot d'américain. Je leur servais parfois d'interprète.

— Vous voulez dire que votre père vous autorisait à vous rendre dans les salles de jeu et les tripots où il opérait. C'est incroyable !

Ainsi, il ne s'était pas trompé, Nelda lui donnait la confirmation de ses pires craintes. Dieu sait ce qu'allait penser sa famille en Angleterre. Il préférait n'y pas songer.

Il fut surpris de voir Nelda se lever et lui lancer un regard où brillait une colère contenue :

— Je sais que la famille n'approuvait pas mon père et j'ai peur, milord, que l'opinion que vous avez de lui ne soit profondément injuste. J'en suis peinée, comme l'aurait été ma mère... si elle était encore en vie !

Lord Harleston ne s'attendait guère à une réaction aussi vive. Il fut touché par son courage à prendre la défense de son père et voulut rattraper sa brutalité :

— Pardonnez-moi. Je me rends compte que ce n'est pas le moment de parler de ces choses après ce que vous venez d'endurer...

Nelda semblait peu disposée à accepter ces vagues excuses et lord Harleston allait ajouter qu'il regrettait vraiment de s'être laissé emporter, lorsque Waldo leur annonça que les voitures attendaient.

— Si vous êtes prêts, nous pouvons partir !

— Nous le sommes, assura lord Harleston.

Waldo se tourna vers Nelda et demanda avec sollicitude :

— Vous sentez-vous assez forte pour entreprendre ce voyage ? Sinon, nous pouvons facilement remettre notre départ à demain.

— Non, je ne veux pas vous importuner davantage, vous avez déjà tant fait pour moi !

Pour répondre à Waldo, sa voix s'était adoucie et un sourire se dessinait

sur ses lèvres. Lord Harleston songea qu'il avait eu tort de se montrer aussi sévère à l'égard du père de Nelda. Si elle lui battait froid, il n'avait que ce qu'il méritait.

— Eh bien, allons-y, dit Waldo, les voitures sont rassemblées dans la cour.

Trois énormes chariots bâchés, attelés à quatre chevaux, étaient remplis de matériel. Les bagages étaient solidement arrimés sur le toit d'une voiture fermée.

— J'ai pensé que Nelda voudrait peut-être se reposer en cours de route et qu'elle serait mieux dans cette voiture, mais pour commencer, elle peut monter avec vous dans le cabriolet que j'ai fait préparer à votre intention, ajouta-t-il en s'adressant à lord Harleston.

Ce dernier admirait l'attelage qui était superbe et flattait l'encolure des chevaux qui piaffaient d'impatience.

— Ce sont nos meilleurs chevaux, déclara fièrement Waldo. Avec eux, vous ne serez pas à la traîne.

Le cabriolet avait deux places. Waldo expliqua :

— Je pars à cheval, mais nous pourrons nous relayer si vous en avez assez de conduire le cabriolet !

— Vous pensez à tout ! Je crois que je profiterai de votre offre.

Ravi du compliment, Waldo donna le signal du départ. Le chef du convoi se dressa sur ses étriers et répercuta l'ordre aux conducteurs des chariots qui se mirent en route.

Nelda, aidée par Waldo, prit place près de lord Harleston qui tenait les rênes. Ils démarrèrent à leur tour. Lord Harleston apprécia aussitôt la qualité de l'attelage qui les emportait à un train rapide. Ils dépassèrent les chariots. A la sortie de la ville, accompagnés par Waldo et deux autres cavaliers, ils se trouvaient loin du convoi.

La plaine s'étendait devant eux à l'infini, plantée de quelques arbres et de buissons. Au loin, se détachaient les cimes neigeuses des montagnes Rocheuses.

Tout au plaisir de tenir en main ce fringant attelage, lord Harleston prêtait peu d'attention au paysage. Il se sentait revivre.

Nelda restait silencieuse. Il mit ce mutisme sur le compte de la rancune : elle lui en voulait encore du jugement qu'il avait porté sur son père. De temps à autre, il lui jetait un coup d'œil; elle se tenait droite, le regard au loin, le menton dressé fièrement. Son profil était parfait, ses lèvres pleines et bien ourlées la rendaient désirable. La famille des Harle était de bonne race : les femmes étaient belles et les hommes avaient fière allure.

Malgré l'agrément que lui procurait cette évasion dans une nature sauvage, par un temps aussi radieux, lord Harleston ne parvenait pas à chasser les soucis que lui causait l'avenir de Nelda.

Sa beauté ne rendrait pas son insertion plus aisée dans le milieu familial, loin de là ! Elle susciterait inévitablement des commentaires plus ou moins aimables ! Et lui, raconterait-il comment il l'avait trouvée ? Il ne pourrait

jamais avouer qu'il l'avait achetée à la tenancière d'une maison de tolérance. Si par malheur cela venait à se savoir, les conséquences en seraient désastreuses. Nelda serait mise au ban de la société, lui-même serait éclaboussé par le scandale.

Il connaissait bien son entourage et cette manie de tenir à jour des fiches sur lesquelles étaient résumés les faits et gestes de chacun. Ainsi, aucun péché de jeunesse du « bel Harry », ses exploits au jeu, ses aventures féminines, rien ne serait oublié. Il avait été définitivement catalogué comme un mauvais sujet par les hommes, un Casanova par les femmes.

La beauté de Nelda, sa jeunesse et son air innocent n'arrangeraient rien. Les hommes lui feraient une cour pressante et bourdonneraient autour d'elle comme un essaim de frelons. Lord Harleston eut un mouvement de colère :

« A elle de se débrouiller ! »

Le cabriolet parcourut encore plusieurs kilomètres à vive allure. Lord Harleston n'ouvrait pas la bouche. Nelda demanda timidement :

— Je ferais peut-être mieux de finir le voyage dans la voiture ?

Lord Harleston lui lança un regard dépourvu d'aménité :

— Vous êtes fatiguée ? Dites-le franchement !

— C'est vrai, je suis fatiguée, mais je ne voudrais surtout pas vous importuner. Je sens que ma présence vous irrite et que vous ne m'aimez pas !

Lord Harleston rougit d'avoir été deviné :

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda-t-il avec curiosité.

— Maman dirait que je suis comme les Indiens, je perçois les vibrations de l'air avant d'entendre les tambours !

Lord Harleston voyait fort bien ce que Nelda voulait dire et il comprit tout ce que sa conduite avec elle avait d'odieux. Aussi est-ce avec plus de douceur qu'il répondit :

— Comprenez-moi, ce n'est pas si simple. Votre avenir me tracasse beaucoup.

— Il ne faut pas ! Je ne veux pas être une charge pour vous. Si je peux rentrer en Angleterre, la famille de maman me recueillera, je l'espère.

A ces mots, lord Harleston comprit qu'il n'avait jamais envisagé de renvoyer Nelda chez les Marlowe.

— Cela me semble improbable. Votre mère a dû vous dire combien votre grand-père lui en avait voulu de s'être enfuie avec Harry.

— Elle le savait, elle en était très malheureuse. Mais elle aimait mon père d'un si grand amour qu'elle pouvait surmonter sa douleur.

La simplicité avec laquelle Nelda s'exprimait avait quelque chose d'émouvant.

— La famille de votre mère reviendra peut-être à de meilleurs sentiments. Mais vous êtes une Harle ! Je suis responsable de vous.

— Mais vous méprisiez mon père ! J'aimerais mieux vivre dans ma famille maternelle.

— Je n'ai jamais dit que je méprisais votre père, répliqua vivement lord

Harleston. (Il savait quel sentiment désagréable Nelda lisait en lui : il n'avait en effet manifesté aucune indulgence à son égard. Pour se montrer plus conciliant, il essaya de se justifier.) J'étais très jeune lorsque j'ai vu votre père pour la dernière fois. Depuis, je n'ai eu de ses nouvelles que par ouï-dire. A vrai dire, je ne le connais pas. Mais j'attends que vous me parliez de lui, de la vie que vous meniez, de vous-même, enfin.

Nelda répondit avec calme :

— Peut-être vaut-il mieux l'éviter !

— Pourquoi ?

— Vous ne pourrez pas vous débarrasser de vos préjugés. Des paroles malveillantes vous échapperont. Je les supporterai mal, j'aimais tant papa !

Troublé par ce jugement sévère prononcé contre lui d'une voix douce, mais où l'on devinait une volonté farouche, lord Harleston répondit gravement :

— Je vous promets de vous écouter sans parti pris. Il ne m'appartient pas de porter un jugement quelconque sur un homme qui est mort.

— Oui, il est mort, dit Nelda avec un sanglot, mais j'ai du mal à le croire. Il avait un tel amour de la vie, il se jouait des difficultés en souriant. Dans les pires moments, il trouvait le moyen d'être drôle. Il ne s'est jamais laissé aller au découragement.

Sa voix se brisa. Elle se détourna pour cacher ses larmes.

Elle paraissait si frêle, si vulnérable, que lord Harleston s'en voulut de s'être montré si brutal. Lui qui n'avait jamais connu la moindre difficulté, qui avait vécu protégé dans un cocon, il ne s'était pas conduit en gentleman ! Égoïstement mesquin, il n'avait pensé qu'aux inconvénients provoqués par la présence de Nelda, au lieu d'essayer de la comprendre et d'atténuer ses souffrances.

Il lui prit la main et, d'une voix douce, lui dit :

— Pardonnez-moi. Nous avons pris un mauvais départ. Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre. Mais nous avons beaucoup de chemin à faire ensemble. Essayons de nous comprendre, voulez-vous ?

Lord Harleston sentit la main de Nelda frémir dans la sienne. Au bout d'un moment, elle se dégagea et murmura :

— Ne m'en veuillez pas si je vous ai blessé.

— Je ne vous en veux pas. Nous sommes un peu nerveux, ce n'est pas grave.

— Non, bien sûr, et je vous suis reconnaissante de tout ce que vous faites pour moi.

Lord Harleston sourit. Il la trouvait délicieuse.

Ils poursuivirent leur route en silence jusqu'au moment où Waldo les rejoignit dans un nuage de poussière : ils allaient faire halte pour déjeuner.

Les chariots formèrent un cercle au milieu duquel on dressa la table. Le pique-nique était substantiel et Higgins, qui présidait au service, sut donner un air de fête à ce repas improvisé.

Peu après, le convoi se remit en route et ne s'arrêta qu'une fois pour faire boire les chevaux. Les cours d'eau avaient grossi, nourris par les dernières pluies. En saison sèche, avait dit Waldo, il n'y avait pas une goutte, ce n'étaient que lits de rocaille où pullulaient les serpents.

On commençait à voir des troupeaux qui paissaient l'herbe grasse. Les bêtes portaient des marques au fer rouge qui indiquaient leur appartenance à divers élevages, on ne voyait pas encore celles de la compagnie de la Prairie.

Immense et sauvage, la plaine était à peine interrompue par quelques replis de terrain. Dans cet infini, il ne semblait y avoir âme qui vive.

Nelda somnolait, mais elle semblait détendue et confiante. Elle se sentait en sécurité près de lord Harleston lorsqu'il ne s'éloignait pas du convoi. Aussi retenait-il les chevaux pour ne pas distancer le gros de la troupe.

Vers le milieu de l'après-midi, Waldo revint vers eux :

— Le ranch n'est plus qu'à deux heures de route. Voulez-vous que je prenne votre place, milord ?

Lord Harleston allait accepter lorsqu'il sentit à un geste involontaire de Nelda qu'elle préférerait ne pas le quitter. Il eut un instant d'hésitation avant de répondre, avec une fermeté qui le surprit :

— Non merci, j'éprouve le plus grand plaisir à conduire cet attelage, mais rien ne vous empêche de partir en avant si vous avez hâte d'arriver.

— Vous pouvez aussi presser l'allure si vous voulez. Mais nous sommes maintenant sur nos terres et nous ne craignons plus rien, dit Waldo. (Il lança un long regard à Nelda et ajouta, avant de lancer son cheval au galop :) Je vais prévenir mes parents de tuer le veau gras ! A tout à l'heure !

Il disparut dans un tourbillon de poussière.

Le paysage était moins uniforme. Des bosquets coupaient l'horizon çà et là. Par endroits, des torrents traversaient le chemin, leur eau claire bondissait entre les pierres. Nelda, qui s'était assoupie, se redressa.

— Si nous nous arrêtons un moment, suggéra-t-elle, nous pourrions faire boire les chevaux. J'en profiterais pour me rafraîchir.

Lord Harleston retint l'attelage, lui fit faire demi-tour et se rangea le long de la rivière dans un coin ombragé. Il fit avancer les chevaux de tête jusqu'au milieu du courant de façon à ce que les autres aient également accès à l'eau.

Nelda sauta du cabriolet. Lord Harleston, estimant que les chevaux ne s'éloigneraient pas, se contenta d'attacher les guides aux sièges du cabriolet, et descendit à son tour.

Avec un sourire désolé, Nelda contempla sa toilette :

— Je vais essayer de me nettoyer un peu pour être présentable en arrivant au ranch.

En effet, la poussière du voyage s'était accumulée sur les visages, les vêtements, où elle formait une mince pellicule. On ne voyait plus les couleurs du cabriolet et les chevaux avaient besoin d'un bon coup d'étrille.

Nelda ôta son chapeau et s'agenouilla près de la rivière. Elle plongea ses mains avec délices dans l'eau fraîche et s'écria :

— Comme c'est bon !

Lord Harleston la rejoignit, s'aspergea, et secoua ses vêtements.

Nelda sortit un minuscule mouchoir de dentelle de sa manche pour s'essuyer. Lord Harleston éclata de rire :

— Prenez le mien, dit-il en tirant celui, immaculé, qu'Higgins avait plié soigneusement dans la poche de sa veste, et séchez-vous mieux.

Nelda s'essuya en souriant.

— Merci, je me sens mieux.

Elle devait encore se souvenir de l'état dans lequel elle s'était trouvée la veille quand les cow-boys l'avaient recueillie. Lord Harleston évita d'y faire allusion. Soudain, elle se raidit, et, les yeux agrandis de terreur, tendit le bras vers un point de la clairière en poussant un cri de frayeur :

— Les Indiens !

Chapitre 5

Lord Harleston se figea et suivit du regard la direction que lui indiquait Nelda. On apercevait au loin dans la chaleur de l'après-midi une ligne dansante qui se rapprochait rapidement et allait couper la route prise par le convoi. Or, ils étaient seuls; pendant la halte qu'ils avaient faite pour se rafraîchir, les chariots et le gros de la troupe s'étaient éloignés.

Lord Harleston courut vers les chevaux qui hennissaient et cherchaient à rejoindre les autres attelages. Dans l'eau jusqu'à mi-jambe, il saisit la bride du cheval de tête:

— Ho, ho, doucement, holà !

Le son de sa voix les calmait, mais Nelda lui cria:

— Laissez-les partir ! Il faut se cacher. Vite ! C'est notre seul espoir!

Déjà, elle s'était élancée, elle sautait de pierre en pierre pour traverser le torrent et gagner l'autre rive où les bois étaient plus touffus. Parvenue sur le sol ferme, elle se mit à courir. La peur lui donnait des ailes.

Lord Harleston n'hésita pas. Il détacha les rênes, fit partir l'attelage qui prit le galop, puis il se lança à la poursuite de Nelda. Les Indiens étaient nombreux. Le convoi, avec trois hommes dans chaque chariot, et quatre cavaliers, ne totalisait que seize fusils, sans compter Higgins qui possédait un revolver dont il saurait se servir. Auraient-ils le temps de former le cercle qui leur permettrait de se défendre ? Avaient-ils vu venir les Indiens qui allaient les prendre à revers ?

Lord Harleston regretta d'avoir abandonné le convoi. La lutte serait inégale; les Indiens étaient trop nombreux. De toute façon, les dés étaient jetés. Il avait beau être un excellent tireur, sa présence n'aurait pas changé grand-chose à l'issue du combat.

Il poursuivit sa course derrière Nelda. Le bruit de galop lui parvenait de plus en plus distinct et soudain des cris retentirent, les cris de guerre des Indiens, ceux des hommes du convoi, on entendit les coups de feu qui claquaient...

Il rejoignit Nelda qui, à bout de souffle, appuyée contre un arbre, glissait à terre, épuisée. Il la prit dans ses bras. Elle revint à elle et appuya sa tête contre son épaule. Sa poitrine se soulevait par saccades et son corps était agité d'un tremblement nerveux.

Il la serra plus étroitement contre lui et prêta l'oreille. Les cris et les coups

de feu s'intensifiaient. La bataille faisait rage. Il croyait voir la horde des Indiens galoper autour des chariots, sans prêter attention aux pertes qu'ils subissaient, forcenés, certains de la victoire que leur promettaient le nombre et leur extrême mobilité.

Comme lui, Nelda tendait l'oreille. A chaque coup de feu, elle se raidissait d'épouvante. Après quelques minutes qui leur parurent interminables, la fusillade et les cris cessèrent, aussi brusquement qu'ils avaient commencé. Le silence était encore plus effrayant. Le visage de Nelda reflétait un paroxysme d'horreur : elle vivait la scène qui se passait à quelques centaines de mètres d'eux.

Elle savait que les Indiens ne faisaient pas de prisonniers, ils scalpaient les morts, les dévalisaient, coupaient les doigts pour s'emparer des bagues et des alliances, pillaient les chariots et les incendiaient avant de s'enfuir avec leur butin.

Pétrifiés d'horreur, lord Harleston et Nelda ne bougeaient pas et retenaient leur souffle, attentifs au moindre bruit. Les cris de guerre jaillirent à nouveau, plus près d'eux cette fois. Ce fut ensuite le tonnerre d'une galopade effrénée à la lisière du bois. Dissimulés par les arbres et les taillis, ils devinèrent la troupe qui passait comme l'éclair à quelques mètres d'eux. Le vacarme diminua rapidement et se perdit dans le lointain. Le silence revint, oppressant.

— Tout est fini, murmura lord Harleston d'une voix méconnaissable.

Nelda éclata en sanglots incontrôlables. Le courage qu'elle avait montré après l'assassinat de son père et de sa mère l'abandonnait; le drame qui venait de se produire était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle hoquetait, sanglotait, gémissait d'horreur.

— C'est fini, répétait lord Harleston, c'est fini. Il ne faut plus avoir peur.

Il caressa ses cheveux qui s'étaient défaits pendant sa course. Ils étaient doux et brillants comme de la soie. Jamais il n'avait touché quelque chose d'aussi troublant. Il reprit son sang-froid et mesura la gravité de la situation. Privés du cabriolet et des chevaux, comment trouveraient-ils un abri pour la nuit ? Il était hors de question d'espérer atteindre le ranch avant le coucher du soleil. Errer dans la prairie, la nuit, était trop dangereux. Déjà le jour baissait et des bancs de brume flottaient sur la prairie.

Nelda se calmait peu à peu.

— Ne restons pas ici, les Indiens peuvent revenir, dit lord Harleston.

Nelda leva la tête. Son visage était inondé de larmes. Elle balbutia :

— Où nous cacherons-nous si nous quittons le bois ?

Il la regarda et fut frappé par sa beauté et la trouva très émouvante. Les larmes, au lieu de l'enlaidir, faisaient ressortir la fragilité et la finesse de ses traits.

— Espérons que la chance ne nous quittera pas !

Elle demanda, d'une voix à peine audible :

— Vous croyez qu'ils sont tous morts ?

— J'en ai peur.

Lord Harleston prit Nelda par la main, et s'engagea dans la direction qu'avait prise le convoi. Il fit un détour pour éviter le lieu du carnage et s'efforça de cacher à Nelda les carcasses fumantes des chariots près desquels devaient se trouver les cadavres. Lui-même n'avait pas envie de voir ces horreurs, sachant qu'il n'y avait plus rien à faire ni personne à secourir.

Il ressentait une profonde tristesse à l'idée d'avoir perdu le fidèle Higgins, mais il savait qu'ancien soldat il préférait cette mort aux infirmités de la vieillesse. Ils en avaient souvent parlé, à l'armée. Higgins, qui avait été son ordonnance, lui avait dit plusieurs fois :

— Il n'y a rien de plus beau que le feu de la bataille. Il vous procure une force et une joie que vous ne trouvez nulle part ailleurs, milord.

Lord Harleston souhaitait que le brave Higgins ait été tué par une balle bien ajustée.

Ils avançaient d'un bon pas et avaient dépassé les restes du convoi d'un bon kilomètre dans la direction du ranch. Nelda était très courageuse. Peu de femmes auraient résisté aux effroyables moments qu'elle venait de vivre.

Lord Harleston lui serra plus fortement la main qu'il n'avait pas lâchée pour lui faire comprendre qu'elle pouvait compter sur lui.

Les Altman enverraient certainement une patrouille à leur recherche, mais sûrement pas avant le lever du jour. Il craignait de passer la nuit à la belle étoile, redoutant un retour offensif des Indiens. Il n'avait rien non plus pour protéger Nelda du froid.

Il serra son pistolet dans sa poche. En cas d'attaque, il se l'était juré, il tuerait Nelda plutôt que de la laisser tomber vivante aux mains des Indiens. La pensée de ce que les Indiens faisaient aux femmes blanches qu'ils capturaient lui était intolérable. Il défendrait chèrement sa peau et sa dernière balle serait pour lui.

La nuit tombait rapidement. Elle serait fraîche. Les premières étoiles brillaient déjà.

Soudain, ils rencontrèrent une clôture. Ils distinguèrent une ferme derrière un bouquet d'arbres. Ils franchirent un portail de bois dont les battants étaient ouverts. Le bâtiment qui se trouvait devant eux était modeste, le toit bas.

Deux marches conduisaient à une véranda, et de chaque côté on avait ajouté une étable et une grange.

Nelda sortit de son mutisme et s'écria :

— Nous sommes sauvés, nous pourrions au moins passer la nuit à l'abri.

— Nous avons de la chance, Nelda, les dieux nous protègent !

— Oh, j'ai assez prié, dit-elle doucement.

Ils s'approchèrent. On n'entendait aucun bruit, ni l'abolement d'un chien, ni le meuglement d'une vache ou le caquètement de poules, rien.

Lord Harleston s'arrêta, un doigt sur les lèvres, sortit son pistolet et l'arma.

— Vous craignez quelque chose ? murmura Nelda en se rapprochant de lui.

— Simple précaution !

Il s'avança sans faire de bruit. La porte de la maison était grande ouverte. Sachant que les Indiens rôdaient dans les parages, les propriétaires s'étaient peut-être réfugiés chez des voisins. Mais ils n'auraient pas emmené le bétail avec eux. Plus vraisemblablement, la ferme avait été pillée par les Indiens. Tout était calme, la maison semblait vide. L'arme au poing, lord Harleston s'avança :

— Holà, quelqu'un ?

Sa voix résonna dans le silence. Personne ne répondit.

— Je crois que nous sommes seuls, dit-il à Nelda, mais faites attention, restez derrière moi !

Il entra. La pièce principale était pauvrement meublée.

Dans l'âtre, des bûches finissaient de se consumer, preuve que la maison n'était pas abandonnée depuis longtemps. Lord Harleston devina, plutôt qu'il ne vit, une porte qui donnait sur la chambre. Il se dirigea vers elle. Un cri aigu poussé par Nelda lui fit faire un écart qui le sauva : une forme humaine avait sauté d'une solive, un poignard à la main.

Lord Harleston se jeta sur son adversaire et, d'une manchette sur l'avant-bras, le désarma. Mais l'homme, un Indien, lui saisit le poignet et le tordit violemment. Lord Harleston lâcha son revolver. L'Indien abandonna sa prise et se jeta dans un corps à corps ; des deux mains, il agrippa la gorge de son adversaire. Les combattants trébuchèrent et roulèrent à terre.

L'Indien prenait le dessus ; lord Harleston, gêné par sa veste qui le serrait et ses bottes qui glissaient sur le carrelage, se défendait mal. Mais soudain, l'Indien desserra son étreinte et, avec un cri rauque, tomba à la renverse. Lord Harleston se redressa d'un bond, il avait les mains tachées de sang. Il se pencha. L'Indien, qui ne bougeait plus, avait le poignard planté dans la gorge.

Nelda l'avait sauvé une fois encore.

Sans perdre de temps, il tira le cadavre au-dehors et chercha un endroit où le dissimuler.

Un buisson touffu lui parut une bonne cachette. Mais une tache plus claire attira son regard. Il écarta les branches. Les Indiens avaient dissimulé là les corps scalpés du fermier et de sa femme.

Écœuré, il regagna la maison. Il retrouva Nelda où il l'avait laissée, pétrifiée d'horreur par ce qu'elle venait de faire. Il s'approcha d'elle :

— Vous m'avez sauvé. Sans vous, j'étais perdu. Mais si nous voulons passer la nuit ici, il faudra prendre quelques précautions pour nous protéger contre des visiteurs indésirables.

Nelda ne répondit rien. Il ramassa quelques poignées de paille et les jeta sur les tisons. Elles s'enflammèrent et éclairèrent la pièce.

Il se dirigea vers le buffet :

— Voyons s'il ne reste pas une chandelle ou quelque chose pour nous éclairer... Non, rien !

Il avait parlé d'un ton rassurant, comme on parle aux enfants, comme si c'était un jeu. Nelda sortit peu à peu de son apathie et s'approcha de lui. En la

suyvant du regard, il distingua une lampe à pétrole dans l'autre coin de la salle.

— Une lampe, nous sommes sauvés ! Il ne reste qu'à trouver une brindille de bois ou du papier pour l'allumer tant que le feu n'est pas éteint.

Nelda murmura :

— Nous devrions d'abord fermer les volets, ce serait plus prudent.

— Bien sûr ! Ce n'est pas la peine de signaler notre présence. Je m'en occupe. Pendant ce temps, essayez de ranimer le feu pour que nous ne soyons pas dans l'obscurité quand je rentrerai.

Il fit le tour de la maison pour fermer les lourds volets de bois. De l'intérieur, il assujettirait les barres de fer qui les bloquaient. Avant de rentrer, il jeta un dernier coup d'œil autour de lui, essayant de percer la nuit : tout était calme. Rassuré, il rentra et poussa les verrous.

Nelda s'était assise à côté de l'âtre, près d'un tas de bûches.

— Je vous ai préparé des brindilles pour allumer la lampe, dit-elle.

Après quelques essais infructueux, il parvint à régler la mèche qui jetait une lumière jaunâtre dans son verre brisé.

— On se sent tout de suite mieux avec de la lumière, fit lord Harleston, s'efforçant à la gaieté.

— Cela donne une impression de sécurité, reconnut Nelda, et pourtant...

— Ne bougez pas, je vais inspecter la maison, mais je suis sûr que nous sommes seuls.

Il évita de lui dire que les malheureux fermiers avaient été massacrés.

Dans la chambre, il y avait un lit de fer, recouvert d'une couverture en patchwork, une chaise, quelques versets de la Bible dans un cadre de velours grenat. C'était là tout le mobilier.

— Vous pourrez au moins vous reposer, dit-il à Nelda en revenant dans la salle commune. Waldo nous trouvera installés comme des rois.

— Vous croyez qu'on viendra à notre secours ?

— Assurément, mais pas avant le lever du jour.

Elle le regarda d'un air dubitatif, mais, au bout d'un moment, elle demanda :

— Voulez-vous que je cherche quelque chose à manger ?

— Excellente idée ! J'ai une faim de loup.

Nelda se leva, ouvrit le buffet :

— Des œufs ! Du saindoux ! Voulez-vous une omelette ou des œufs sur le plat ?

— Êtes-vous bonne cuisinière ? demanda lord Harleston d'un ton moqueur.

— Bien sûr !

— Alors, je vote pour une omelette.

— D'accord, je vais tâcher de ne pas vous décevoir.

Pendant que Nelda s'affairait autour du fourneau, lord Harleston remit de l'ordre dans sa tenue. Il retira sa veste dont la manche avait été déchirée pendant la lutte avec l'Indien. Sa chemise était tachée de sang. Nelda, qui

s'était retournée, s'en aperçut :

— Vous êtes blessé ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Ce n'est rien, une simple estafilade.

— Le poignard a dû glisser avant que vous ne le fassiez tomber des mains de l'Indien !

— Et que vous me sauviez la vie, dit lentement lord Harleston. Vous avez été merveilleuse, Nelda.

— J'avais si peur ! Je voyais qu'il allait vous tuer !

— Il l'aurait fait si vous n'étiez pas intervenue si courageusement.

— Je suis si heureuse que vous soyez sauvé. Mais, c'est affreux d'avoir tué un homme... même un Indien.

Elle frissonna. Lord Harleston essaya de la réconforter :

— Vous l'avez fait pour me sauver la vie, n'ayez aucun remords !

— Il le fallait, dit-elle pour se justifier.

Lord Harleston s'approcha d'elle :

— C'est une initiative dont j'aurais tort de me plaindre, dit-il en souriant, je suis heureux, très heureux d'être encore vivant.

Nelda leva les yeux vers lui. Ce qu'elle lut dans son regard la fit rougir.

— Il faut... que je nettoie votre blessure...

— Je vous l'ai déjà dit, ce n'est qu'une égratignure, protesta lord Harleston en défaisant son bouton de manchette et en retroussant sa manche.

Il n'avait rien senti en se battant, mais maintenant, la coupure, assez profonde, le cuisait. Le sang coulait.

— Venez près de l'évier, je vais vous laver, il ne faut pas risquer une infection. Le couteau était peut-être sale.

Elle versa un peu d'eau dans une cuvette, prit dans le buffet une serviette propre et nettoya la blessure.

— Il me faudrait de l'alcool. Voyons, dit-elle en fouillant, il y a bien quelque part un reste de bourbon, tous les fermiers en ont.

— Vous croyez que j'en ai besoin pour ne pas me trouver mal à la vue de mon sang ?

Nelda sourit en découvrant deux adorables fossettes :

— Ce n'est pas pour vous le faire boire, mais pour désinfecter la plaie. D'après maman, le bourbon peut très bien remplacer les remèdes qu'on vend dans les pharmacies.

Elle continua à fourrager parmi les bouteilles rangées dans le bas du buffet et s'écria, comme si elle avait découvert un trésor :

— J'ai trouvé, il en reste une demi-bouteille.

— C'est ce que devait chercher l'Indien, remarqua lord Harleston.

« L'eau de feu » des Blancs était très appréciée des Indiens qui en buvaient abondamment. Trop occupée pour répondre, Nelda trempa le linge dans un peu de whisky.

— Cela va vous faire mal !

— J'essaierai de le supporter, répondit lord Harleston en riant.

Nelda nettoya la plaie avec soin. Sur la chair à vif, l'alcool brûlait abominablement, mais lord Harleston retint ses plaintes. Nelda avait raison, c'était le seul moyen d'éviter que la blessure ne s'infecte.

— Maintenant, je vais vous faire un pansement, dit-elle. Ne touchez à rien, je vais chercher dans la chambre de quoi vous bander le bras.

Elle revint un instant plus tard avec une longue bande de linon trop fin pour avoir appartenu à la malheureuse fermière. Avec le même tissu, elle confectionna une large compresse.

— Où avez-vous trouvé cela ? demanda lord Harleston avec curiosité.

Nelda baissa les yeux :

— J'ai déchiré la blouse de Mme Altman que Waldo m'avait prêtée. J'espère qu'il me pardonnera en raison des circonstances !

— Vous ne vous débrouillez pas mal. On dirait que vous avez une solide expérience d'infirmière.

— Maman soignait les mineurs blessés et je l'aidais, répondit Nelda avec simplicité.

Lord Harleston répliqua :

— Ce n'était pas un travail pour vous !

Il eut peur de l'avoir froissée, mais elle répondit seulement :

— On ne pouvait pas laisser ces hommes souffrir. Ils savaient que maman était habile et charitable. Ils faisaient la queue sur les marches de la véranda pour faire panser leurs blessures.

— Ils devaient lui vouer une grande reconnaissance.

— Ils attendaient pendant des heures pour être reçus et quand elle était trop fatiguée, ils revenaient le lendemain. Papa trouvait scandaleux qu'il n'y ait ni médecin ni hôpital à Leadville ; beaucoup de ces hommes mouraient faute de soins appropriés lorsque les blessures étaient graves.

— Ainsi, vous aidiez votre mère à remplacer le médecin, murmura lord Harleston.

— Nous soignons seulement les blessures légères, et papa refusait de recevoir ces pauvres gens à l'intérieur. C'est pourquoi nous nous installions sous la véranda.

Lord Harleston ne répondit rien. Nelda ajouta, comme si elle lisait dans ses pensées :

— Vous allez me dire que papa n'aurait jamais dû nous amener dans une ville de mineurs. Mais c'était là qu'il pouvait gagner le plus d'argent et il en avait tellement besoin pour emmener maman en Floride où le climat l'aurait peut-être sauvée.

Lord Harleston ne put s'empêcher de demander :

— N'y avait-il pas d'autres moyens de gagner de l'argent ?

Il se mordit les lèvres aussitôt. Il s'attendait à une réponse cinglante. Mais Nelda, qui avait terminé le bandage, répondit avec un pauvre sourire :

— C'est une question que mon père s'est souvent posée. « J'ai malheureusement été élevé comme un gentleman, nous disait-il, c'est difficile

à croire ici, mais en Angleterre, mes chéries, un gentleman ne travaille pas : c'est déshonorant ! D'ailleurs, ajoutait-il en riant, c'est quelqu'un qui ne sait rien faire de ses dix doigts ! »

Lord Harleston devait en convenir: c'était malheureusement vrai.

— Pourquoi est-il venu en Amérique ?

— Le goût de l'aventure, je suppose. Le Nouveau Monde était à peu près le seul endroit où il pouvait échapper à la colère de sa famille, la vôtre, et de celle de sa femme. Il était prêt à tout pour la garder, il l'aimait tant.

— Il est vrai que personne ne lui aurait rendu la vie facile s'il était resté.

— Mes parents s'aimaient passionnément. Rien d'autre ne comptait pour eux et ils étaient heureux en dépit de leur pauvreté, dit encore Nelda en s'absorbant dans la préparation de son omelette.

Lord Harleston reprit:

— Les cartes ont été son unique moyen d'existence ?

Ce n'était pas une critique, mais une simple constatation.

Nelda haussa légèrement les épaules.

— Il disait que son talent au jeu était un don du ciel et citait la Bible : « Ne rejette pas tes talents, utilise-les ! »

— Pourtant vous étiez pauvres !

— Oui, très pauvres. D'autant plus que certains de ses partenaires ne lui payaient pas leurs dettes de jeu.

Rien d'étonnant dans ce milieu, songea lord Harleston.

— Comment viviez-vous ?

— Il y avait des moments bien difficiles, répondit doucement Nelda. Une fois, papa a engagé l'alliance de maman. Nous n'avions plus un sou. (Elle soupira :) Papa était merveilleux. Il arrivait à nous faire rire dans les pires moments. Quand il avait de l'argent, il jetait les billets sur la table, prenait maman par la taille et dansait. Il était si heureux de vivre !

Nelda avait les larmes aux yeux.

Lord Harleston eut pitié d'elle. Il prit un ton enjoué pour dire:

— Je vais voir si je trouve un morceau de pain, j'en grillerai volontiers quelques tranches au coin du feu pour accompagner votre omelette.

Il découvrit même une jatte de beurre fraîchement battu que les Indiens n'avaient pas emportée.

Nelda mit deux assiettes sur la table, une poêle sur le feu, et versa les œufs dans le beurre qui grésillait. Lord Harleston piqua une tranche de pain au bout d'une fourchette et l'approcha du feu.

Nelda lui donna les trois quarts de l'omelette qu'il mangea de bon appétit. C'était excellent, il lui en fit compliment:

— Vous êtes un cordon-bleu !

— J'ai appris à faire la cuisine et je pourrais vous préparer des plats plus compliqués. Si nous devons rester ici, j'essaierai de varier les menus.

— Je vous fais confiance, mais j'aimerais autant m'en aller dès que possible et je ne serai pas fâché de voir arriver la colonne de secours.

Nelda, d'un ton préoccupé, demanda :

— Nous ne pouvions rien faire pour secourir les hommes du convoi et... votre domestique ?

— Rien ! C'est horrible, je le sais, mais en nous portant à leur secours, nous nous serions fait massacrer, nous aussi. Les Indiens étaient trop nombreux. Nous ne pouvions rien faire. A notre place, les gens de l'escorte en auraient fait autant.

— Si j'avais été tuée, vous n'auriez plus à vous charger de moi...

Lord Harleston était désolé. Elle croyait toujours qu'elle était pour lui une charge odieuse dont il cherchait à se débarrasser au plus vite. Pourtant... Dans la lueur tremblotante de la lampe à huile, ses longs cheveux avaient des reflets cuivrés et faisaient ressortir la pâleur de son visage. Au milieu de cette solitude, elle semblait sortir d'un conte de fées.

— Vous m'avez sauvé la vie, Nelda ! J'ai contracté envers vous une immense dette de reconnaissance dont je pourrai difficilement m'acquitter !

— Vous ne me devez rien, j'ai vu que cet Indien allait vous tuer et... une force étrange m'a poussée à agir.

— C'était mon ange gardien ! Vous êtes peut-être mon ange gardien ? Dire que je ne m'en suis pas aperçu tout de suite !

Son ange gardien ! Les cow-boys qui l'avaient amenée chez Jenny Rogers n'avaient-ils pas assuré qu'elle ressemblait à un ange ?

Nelda desservit la table pour échapper à l'embarras que le tour de la conversation suscitait chez elle.

— Avez-vous encore faim ? Je peux regarder s'il reste quelque chose à manger.

— Merci, c'était parfait. Mais l'eau que vous avez mise à chauffer est en train de bouillir.

— Je vais faire du thé.

— J'en boirais volontiers une tasse.

— Vous ne préférez pas le bourbon ?

— Je bois peu d'alcool et je n'aime pas le whisky américain.

— Mon père préférait le vin, celui de France en particulier. Mais on n'en trouvait pas à Leadville ou alors à des prix astronomiques.

— Il faudra qu'un jour vous me racontiez tout cela. Ce soir, ce n'est pas le moment, vous tombez de fatigue, et moi aussi. Prenez le lit.

— Et vous, où allez-vous dormir ?

— Dans le fauteuil.

— Vous ne serez pas bien !

— Il m'est arrivé de dormir dans des endroits encore moins confortables, à l'armée. La pièce est chaude et nous n'avons rien à craindre.

Il n'en était pas très convaincu lui-même mais il espérait rassurer Nelda qui était à bout. Il fallait qu'elle se repose. Qui sait si d'autres épreuves ne les attendaient pas !

— Allez vite vous coucher.

— J'ai trouvé des draps quand je cherchais de quoi vous faire un pansement, vous ne voulez pas que je vous arrange un lit avec deux chaises ?

— Ne vous faites pas de souci pour moi. Vous en avez assez fait. Allez vous coucher, dit-il en souriant.

Elle obéit et lord Harleston l'entendit faire le lit.

De son côté, il plaça deux chaises bout à bout près de la cheminée, posa son revolver à côté de lui et tira sur ses bottes pour les enlever. Ce n'était pas facile sans l'aide du pauvre Higgins. Mais il avait beaucoup marché, et s'il les gardait, il aurait les pieds gonflés le lendemain. Il tira plus fort et réussit à les ôter. Il jeta une bûche dans l'âtre, souffla la lampe et s'endormit, éclairé par le feu. Il somnolait depuis un moment, lorsqu'un bruit l'éveilla. Il saisit son revolver.

Mais c'était Nelda, debout sur le seuil de la chambre. Enveloppée dans un drap, elle avait l'air d'un fantôme.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

Sans bouger, d'une voix blanche, elle balbutia :

— Vous allez m'en vouloir et j'ai honte de moi... mais... j'ai peur. (Elle tremblait.) J'ai cru entendre des Indiens rôder autour de la maison, j'ai envie de crier !

Lord Harleston s'approcha d'elle :

— Personne ne peut entrer ici, j'ai mon revolver. Je comprends très bien que vous ne vouliez pas rester seule. Je peux venir dans la chambre, à moins que vous ne vous installiez ici, près de moi.

— Vous devez me trouver stupide et poltronne.

— Au contraire, vous êtes le plus courageux petit être que j'aie jamais rencontré ! Retournez vous coucher, je vous rejoins.

— Mais nous allons dormir dans la même chambre ?

— Bien sûr !

— Il n'y a qu'un lit !

— C'est suffisant.

— Mais c'est mal !

— Je ne vois pas en quoi et c'est plus confortable que de dormir dans la salle à manger.

Comme elle ne souriait ni ne se détendait, il porta la main à son bras et fit une grimace.

— Mon Dieu ! Votre blessure s'est rouverte, s'écria Nelda d'une voix angoissée. Je n'aurais jamais dû vous laisser dormir sur ces chaises.

— D'autant que nous avons un lit ! Allez vous recoucher. Je vous suis.

— N'oubliez pas la lampe. J'ai si peur dans le noir, tout me semble effrayant.

— Le temps de l'allumer et je vous rejoins.

Quand il entra, Nelda s'était couchée. Elle avait placé à l'autre bout du lit le deuxième oreiller dont elle avait changé la taie.

Lord Harleston s'allongea près d'elle. Par la porte ouverte les braises

jetaient une clarté rassurante dans la chambre. Il ramena un pan de la couverture en patchwork sur lui.

— Maintenant, dormez, Nelda. Je suis là pour vous protéger. Personne ne sait que nous sommes dans cette ferme. Il n'y a pas de danger, je vous assure.

Nelda se tourna vers lui :

— Et vous n'êtes plus fâché contre moi ?

— Vous le savez bien sans que j'aie à vous le dire, répliqua lord Harleston. Vous pourriez aussi sentir à quel point je suis heureux de votre présence. Tout ce que nous venons de vivre ensemble a créé des liens solides entre nous et nous sommes amis désormais.

Elle lui sourit comme jamais elle ne l'avait fait :

— Je suis heureuse de vous avoir pour ami, je n'en ai encore jamais eu.

— Eh bien, en tant qu'ami, je vous conseille d'oublier tout ce qui est arrivé et de dormir.

— Depuis que vous êtes là, je n'ai plus peur, dit-elle d'une voix paisible. Vous pouvez même éteindre la lampe !

Lord Harleston moucha la mèche. Nelda murmura encore :

— J'ai remercié Dieu de nous avoir épargnés et je crois que si votre ange gardien vous protège, le mien ne m'oublie pas.

— J'en suis sûr, affirma lord Harleston.

Nelda poursuivit :

— Je me demande où les cow-boys m'auraient conduite si vous n'aviez pas séjourné chez les Altman.

Elle ne se doutait pas qu'ils l'avaient amenée chez Jennie !

Lord Harleston s'en voulut de ne pas avoir préparé de réponse à cette question. Il hésita, avant de dire :

— Tous les cow-boys de la Prairie connaissent les Altman ! Ils ont dû apprendre que je me trouvais chez eux.

— Ils ont été bien bons de m'y conduire !

Lord Harleston sentit la main de Nelda qui cherchait la sienne.

— Je suis heureuse que vous ayez été là, vous qui appartenez à la famille de papa.

Il sentit sa main trembler dans la sienne lorsqu'elle ajouta :

— Sans vous, je serais seule au monde...

— Vous avez une grande famille en Angleterre. Parfois même, elle est un peu envahissante !

— Mais peut-être en veulent-ils toujours à papa, peut-être le méprisent-ils...

Elle allait dire : « comme vous », pensa lord Harleston. Elle s'arrêta au milieu de sa phrase.

— Écoutez, Nelda, je suis sûr que lorsqu'ils vous verront, ils vous trouveront très courageuse, très intelligente, très jolie et pleine de qualités.

— C'est vrai ?

— Bien sûr !

— Quel bonheur ! Papa aurait été content que le chef de la famille ait cette opinion de moi ! (Elle poussa un soupir, retira sa main, s'enfonça dans les draps, comme une enfant :) Maintenant, je me sens bien...

Elle ferma les yeux et s'endormit.

Lord Harleston ne put trouver le sommeil. Trop de pensées l'agitaient.

Chapitre 6

Le jour s'était levé, les rayons du soleil perçaient à travers les volets. Lord Harleston ouvrit les yeux. Près de lui, il devinait la présence de Nelda. Il apercevait son visage caressé par un pinceau de lumière et la masse de ses cheveux épars sur l'oreiller.

Il eut un sourire amusé en pensant que personne ne croirait qu'il avait chastement passé la nuit à côté d'une jeune fille adorable. Et, comme il n'était pas un saint, il se demanda qu'elle aurait été la réaction de Nelda s'il l'avait embrassée.

Elle le traitait davantage comme un parent, oncle ou tuteur sans âge, que comme un prétendant possible, jeune et plein de fougue. Il conclut qu'elle aurait repoussé des avances qu'elle n'aurait pas comprises et qui cadraient si peu avec l'idée qu'elle se faisait de lui.

C'était une pensée démoralisante de songer qu'il passait à ses yeux pour un barbon.

N'ayant jamais été attiré par les jeunes filles qu'il avait rencontrées jusqu'alors — il les trouvait gauches, dépourvues d'attrait et d'une pruderie décourageante — il s'était dit que Nelda devait être mal élevée. Or elle était belle, intelligente, parfaitement élevée, et dans des circonstances tragiques, elle avait fait preuve d'un sang-froid admirable. Pas une femme de sa connaissance et peu d'hommes se seraient conduits avec autant de dignité et de courage.

Pendant la nuit, le pansement s'était défait. Il décida de l'arranger pendant que Nelda dormait encore. Il se leva sans bruit, sortit sur la véranda et ouvrit les volets. Il respira avec délices l'air frais du matin. Une faible brume estompait l'horizon. Il scruta le lointain, espérant les secours qui ne pouvaient tarder désormais. Il faudrait guetter attentivement et se faire repérer par la colonne partie à leur recherche, sinon, Waldo et ses hommes croiraient qu'ils avaient été massacrés avec le convoi et passeraient près de la ferme sans s'arrêter. Il ne quitta pas la plaine des yeux pendant qu'il faisait sa toilette à l'évier.

Il avait utilisé toute l'eau et prit le seau pour le remplir à la source afin que Nelda n'ait pas besoin de sortir. Il ne voulait pas qu'elle découvre les cadavres des fermiers et de l'Indien.

Il murmura sombrement:

— Plus vite nous quitterons cette maudite ferme, mieux ce sera !

Pourtant, il rendit grâce à Dieu d'avoir pu s'y réfugier pour passer la nuit à l'abri des bêtes sauvages et d'éventuels rôdeurs.

Il refit son pansement; la blessure était saine. Son bras ne le gênait plus. Il enfila ses bottes. Il se sentait mieux. Mais il avait besoin de se raser, sa cravate était en loques et sa veste déchirée, une manche ne tenait plus que par quelques fils.

Il se demandait s'il allait réveiller Nelda lorsqu'il entendit un galop. C'étaient les secours.

Il s'empara de la serviette dont Nelda s'était servie pour nettoyer sa plaie et s'élança dehors en l'agitant de toutes ses forces.

— Heureusement que vous vous êtes caché avec cette pauvre petite au lieu d'essayer de rejoindre le convoi, dit M. Altman, encore sous le coup de l'émotion.

Cela avait été un rude coup pour lui d'apprendre que ses gardes avaient été sauvagement massacrés et qu'il avait perdu ses chariots et leur chargement. Mme Altman ne pensait qu'à son fils qui avait échappé par miracle à la tuerie.

Waldo, en revanche, s'en voulait d'avoir involontairement commis ce qu'il appelait un abandon de poste.

— J'aurais dû rester avec eux, gémissait-il.

— Qu'auriez-vous fait ? rétorqua lord Harleston. Il y avait au moins cinquante Indiens contre seize hommes de l'escorte. Votre présence n'aurait pas changé grand-chose. On compterait simplement un cadavre de plus !

— Mais je ne m'explique pas pourquoi les Arapahoes sont sur le sentier de la guerre en ce moment, fit M. Altman. Ils sont plus belliqueux que les Cheyennes, mais ils se tenaient tranquilles depuis longtemps. Qu'est-ce qui a pu les rendre enragés ?

— Je te l'ai déjà dit, répondit Waldo, c'est l'influence des Utes qui sont entrés en guerre contre les Blancs de l'autre côté des Rocheuses.

— Tu as probablement raison. Cela va si mal là-bas qu'on a envoyé l'armée. Un détachement de soldats a quitté Fort Stephen.

— Où est-ce ? demanda lord Harleston.

— Dans le Wyoming, près de la frontière. C'est là que les Utes des tribus du Nord attaquent les fermes.

— Comme celle où nous avons passé la nuit...

— Vous avez eu de la chance, vous seriez arrivés plus tôt, vous tombiez sur les Indiens et subissiez le même sort que mes malheureux fermiers.

La conversation générale reprit. Mme Altman avait obligé Nelda à garder la chambre pour qu'elle se remette du choc qu'elle avait subi et lui épargner des récits qui lui auraient fait revivre ces horribles moments.

— C'est terrible de penser qu'une jeune fille si délicieuse a vécu des événements aussi tragiques, déclara-t-elle.

Mme Altman, personne affable et pleine d'allant, était prête à adopter Nelda et à la traiter comme l'un de ses enfants.

— Elle a montré un rare courage, remarqua lord Harleston.

— Il fallait en effet qu'elle soit quelqu'un d'exceptionnel pour supporter de voir ses parents tués sous ses yeux, échapper le surlendemain à la même fin atroce, et ne pas avoir de crise de nerfs.

Lord Harleston ne souffla mot de l'Indien poignardé. Nelda préférait passer cet épisode sous silence.

Lorsque Waldo était arrivé à la ferme avec ses hommes, il lui avait indiqué l'endroit où se trouvaient les restes du convoi en lui suggérant de se rendre sur le champ de bataille pendant que Nelda se préparait. Waldo avait acquiescé et, après son départ, il avait frappé à la porte de la chambre.

— Je suis prête dans un instant, j'ai reconnu la voix de Waldo, et le bruit des hommes de la patrouille m'a réveillée. (Elle avait quitté la chambre peu après et s'était approchée du poêle.) Il n'y a plus d'œufs, mais je peux vous faire une tasse de thé, si vous voulez.

— Je vais aller chercher de l'eau pendant que vous allumerez le feu.

C'est alors qu'elle l'avait arrêté:

— J'ai quelque chose à vous demander! Je préférerais que personne n'apprenne jamais que j'ai tué un Indien.

— Je vous le promets.

— Si jamais Waldo ou ses hommes découvrent le cadavre, vous direz que c'est vous qui l'avez tué ?...

— Oui.

Il admirait l'héroïsme de Nelda. Peu de femmes auraient eu ce courage et elles n'auraient pas manqué de s'en vanter.

« Elle est vraiment différente. Mais pour faire preuve d'autant de détermination, à quelle école a-t-elle été ? En la voyant préparer le thé, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, tant elle est gracieuse et fragile. »

Il ne pouvait se faire à l'idée qu'elle avait vécu dans ce milieu de mineurs, de gens sales, mal dégrossis, qui cherchaient fortune. Il fallait qu'il sache exactement à quoi s'en tenir sur son compte avant de partir pour l'Angleterre.

« Il faudra qu'elle me dise tout ! »

Pendant que Nelda se reposait, Waldo demanda à lord Harleston s'il voulait jeter un coup d'œil sur les troupeaux. Ils quittèrent le ranch.

En chemin, Waldo lui dit:

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis heureux de vous avoir retrouvés vivants ! En ne vous voyant pas arriver hier soir, j'ai pensé au pire. Mes parents étaient dans tous leurs états.

— Nous avons eu une chance inouïe, reconnut lord Harleston.

Waldo lui expliqua comment on marquait les veaux que l'on pesait sur une énorme bascule. Chaque ranch avait un contremaître qui commandait les cow-boys dont le travail consistait à surveiller les troupeaux, mais aussi à les réunir pour sélectionner les bouvillons que l'on châtrait et que l'on marquait au fer rouge.

C'était finalement beaucoup plus intéressant que lord Harleston ne l'avait

supposé. La remarque d'un des contremaîtres le fit sourire : « Le gars semble régulier bien que ce soit un Angliche ! » disait-il en parlant de lui.

Ils passèrent près de six heures à cheval avant de rentrer. Lord Harleston, bien que fatigué, n'avait pas trouvé le temps long.

— Je comprends la fascination que ce genre de vie peut exercer sur des hommes jeunes, dit-il à M. Altman.

— Pourquoi ne tenteriez-vous pas l'expérience ?

— Je ne dis pas non, mais auparavant, je dois retourner à New York pour envoyer Nelda en Angleterre, dans ma famille.

— Elle est charmante et c'est un beau brin de fille, commenta M. Altman. Elle tient de son père que je connaissais bien. Mais je ne savais pas qu'il était marié et qu'il avait une fille.

— Qui aurait pu vous l'apprendre ? Avec les gens qu'il fréquentait !...

Nelda eût été désespérée d'entendre le ton méprisant avec lequel il avait prononcé ces mots.

M. Altman hocha la tête :

— Je crois qu'Harry n'avait pas d'amis. Il n'y avait aucune vie sociale là où il vivait.

— C'est ce que je pensais.

— Je vous avouerai, poursuivit M. Altman sur le ton de la confidence, que j'ai été stupéfait quand Waldo m'a appris que Nelda était une de vos parentes.

Lord Harleston comprenait très bien ce que M. Altman voulait dire par là.

— Le « bel Harry » était un gentleman à sa manière, expliqua M. Altman, c'était un excellent joueur et la chance lui souriait, mais pour les gens d'ici il était trop habile. Cela ne plaisait pas. Pourtant, il a toujours joué honnêtement.

— Vous en êtes sûr ? Ne pensez-vous pas que, lorsqu'il était au bout du rouleau, il favorisait un peu la chance ? Ce n'était pas bien difficile !

— Vous vous trompez complètement ! Il jouait on ne peut plus régulièrement, je vous le garantis ! S'il avait triché, il n'aurait pas fait de vieux os !

Lord Harleston poussa un soupir de soulagement. Il comprenait mieux l'admiration sans bornes et l'amour de Nelda pour son père.

Il avait été injuste dans son jugement sur Harry. Il s'en voulait, mais ne pouvait, malgré tout, lui pardonner d'avoir entraîné sa femme et sa fille dans les bouges de Silverton et de Lead-ville.

On dînait tôt chez les Altman. Ce soir-là, lord Harleston apprécia particulièrement cette habitude. Le sandwich qu'il avait avalé au cours de la randonnée était loin et il avait une faim d'ogre. Il monta rapidement dans sa chambre pour prendre un bain et s'habiller pour le souper.

Il avait hâte aussi de retrouver Nelda ; elle lui avait manqué.

Il la trouva assise dans le salon, près de la cheminée monumentale où d'énormes bûches crépitaient, remplissant l'air d'une odeur de résine. Elle semblait heureuse et rassurée de le revoir — du moins voulait-il le croire.

— Êtes-vous reposée ? demanda-t-il.

— Reposée, répondit-elle en riant, je me fais l'effet d'être un nouveau Rip Van Winkle! Mais je m'en veux de n'être pas allée avec vous.

— Cela aurait été trop fatigant. Waldo vous racontera.

En pleine forme, Waldo s'écria:

— Je ne vais pas l'ennuyer avec nos histoires de troupeaux. Je connais des sujets plus passionnants pour une jeune fille !

Il tournait autour d'elle, faisant du charme, et cachait mal son admiration. Nelda était ravissante. Avec un goût très sûr, elle avait choisi, parmi les robes que Mattie, la sœur de Waldo, lui avait proposées, celle qui lui allait le mieux, en soie vert pâle, sa couleur préférée, avec des empiècements de dentelle ancienne. Le contraste entre ses cheveux cuivrés, brillants, bien coiffés, et ses yeux aux teintes moirées, était saisissant. La robe semblait avoir été faite pour elle: Mattie avait une silhouette élancée, un visage frais et avenant. Mais il y avait chez Nelda quelque chose de plus : une féminité et un charme mystérieux qui la rendaient irrésistible. Waldo dévorait Nelda des yeux.

« Il est amoureux », se dit lord Harleston. Cette impression fut confirmée par le manège du jeune homme pendant le dîner. Il fit à Nelda une cour si empressée que sa mère lança à son fils des regards pensifs. La conversation était animée et fort gaie. Lord Harleston, en répondant aux plaisanteries de Waldo, se demandait si le jeune homme n'allait pas faire sa demande en mariage. Quelle serait la réaction des Altman et celle de Nelda ? Il fronça les sourcils : Nelda était trop jeune pour se marier. Il aurait aimé s'isoler avec elle et en apprendre davantage sur son compte, mais Waldo ne lui en laissa pas le loisir.

Le lendemain, lord Harleston partit de bon matin avec Waldo. La tournée fut plus brève que la veille et ils rentrèrent pour le déjeuner.

Lord Harleston déclara que ses affaires le rappelaient à Denver et qu'il était obligé de partir le lendemain. Ses yeux rencontrèrent ceux de Nelda, mais il ne put y lire si elle était heureuse de quitter le ranch ou si elle aurait préféré y rester plus longtemps. De toute façon, il avait décidé de l'amener rapidement à New York. En prévision de la suite qu'il conviendrait de donner aux événements, il lui parut nécessaire d'avoir enfin un entretien sérieux avec elle. Pendant qu'ils prenaient le café au salon, il se pencha vers M. Altman et demanda:

— J'aimerais m'entretenir avec Nelda, y a-t-il une pièce où nous pourrions être tranquilles ?

— Dans mon bureau, répondit M. Altman. Personne ne vous dérangera.

Il leur montra le chemin et les laissa seuls. Comme le salon, le bureau était lambrissé de bois rouge. D'énormes bûches brûlaient dans la cheminée. Mais Nelda s'approcha de la bibliothèque qui occupait tout un mur de la pièce.

Comme à Denver, lord Harleston suspectait les Altman de les avoir achetés pour la décoration.

— Des livres, disait Nelda. Vais-je avoir le temps d'en lire un avant mon départ ? Lequel choisir ?

— Vous verrez cela tout à l'heure. Je voudrais vous parler.

C'est à regret qu'elle s'éloigna de la bibliothèque et vint s'asseoir en face de lui.

— Il faut que vous m'aidiez, dit-il, et que vous répondiez franchement à toutes mes questions pour que je puisse faire mes plans pour votre avenir.

Elle le regarda en silence, attendant la suite.

— Ne m'en veuillez pas, si je ne procède pas dans l'ordre, mais vous m'avez dit l'autre jour que vous lisiez couramment le français ? Comment, avec la vie que vous meniez, avez-vous pu poursuivre des études déjà difficiles en temps normal ?

— Ma mère avait fait des études poussées, ce qui était assez peu commun pour une femme de son milieu, en Angleterre. Elle a voulu que je reçoive la même éducation que si j'avais eu gouvernantes et précepteurs. (Elle poursuivit, en rougissant légèrement :) Cela n'a pas toujours été facile. Maman était mon professeur. Parfois, des maîtres d'université, dans les grandes villes où nous avons vécu, acceptaient de me donner des leçons pour arrondir leurs fins de mois. (Elle fit un geste de la main :) Lorsque nous étions trop pauvres, maman me faisait travailler. Elle s'arrangeait pour obtenir les livres nécessaires et me faisait passer les mêmes examens que dans les collèges. C'est peut-être parce que j'en étais privée que j'ai appris à aimer les livres.

— C'est vraisemblable, admit lord Harleston. Mais quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Je vous en donnais moins !

Nelda soupira. Lord Harleston reprit :

— Quelle existence meniez-vous avec vos parents ?

— Très simple, nous sortions rarement et nous n'avions pas d'amis.

— C'est étrange.

Nelda baissa les yeux :

— Vous n'approuvez pas le genre de vie que menait mon père, le jeu, les cartes... cela ne l'enchantait pas non plus.

— Comment cela ?

— Dans sa jeunesse, papa était très sauvage, il a fait plusieurs fugues. Du jour où il a rencontré ma mère, il a profondément changé, il aspirait à une vie paisible et à un travail moins... aléatoire.

— Où a-t-il épousé votre mère ?

— En Angleterre, avant de partir pour l'Amérique.

« Ma famille ignore ce détail », nota lord Harleston. A sa propre surprise, il n'était pas mécontent de la prendre en défaut.

Nelda poursuivit :

— Papa aimait ma mère d'un amour assez rare. Il aurait voulu la combler de cadeaux, la faire vivre dans le luxe, mais il ne savait rien faire d'autre que jouer aux cartes.

— Et il en souffrait, me disiez-vous.

— Pas au début. A New York, il s'était créé un cercle de relations assez

agréable, mais il était trop fort pour jouer avec des amateurs. Il est parti. Il est allé de ville en ville, de cercle de jeu en cercle de jeu, jusqu'au moment où il n'a plus joué qu'avec des professionnels. Il les battait tous. La même histoire recommençait partout. Nous partions à la recherche d'un adversaire à sa taille.

— C'est étonnant !

— Il n'y avait pas un joueur de la force de papa sur un million.

— C'était certainement vrai !

— Dans ces conditions, il devait changer de terrain de chasse assez souvent ! Mais il estimait que les gens avec lesquels il jouait n'étaient pas des fréquentations pour ma mère et moi, aussi n'allions-nous jamais au cercle avec lui.

— Cette existence ne vous pesait pas ?

— Cela vous paraît extraordinaire parce que vous menez une vie mondaine. Maman et moi avons d'autres distractions, plus intellectuelles. Quand nous pouvions nous le permettre, nous allions au concert, à l'Opéra, au théâtre. Nous visitions les musées et allions fouiner chez les bouquinistes.

— Vous ne voyiez personne de votre âge ?

— Mes parents me suffisaient, ils étaient merveilleux !

Pensif, lord Harleston objecta :

— Donc vous ne rencontriez jamais personne de votre milieu, et vous soigniez les mineurs et les vagabonds. Votre père n'aurait pas dû le permettre !

— Oui, mais maman ne supportait pas de voir les gens souffrir. C'était une sainte ! Personne, ni papa ni moi n'aurions pu l'empêcher de secourir les malheureux.

— C'est extraordinaire. Je n'ai jamais entendu rien de tel.

— Mes parents faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour moi et, quoi que vous pensiez de mon père, je ne crois pas que vous pouvez blâmer maman.

Nelda avait parlé avec défi. Il répondit :

— Je n'en ai nulle intention. Je peux vous dire en toute sincérité qu'après ce que vous m'avez expliqué je comprends mieux votre père. Je me rends compte qu'il n'avait pas d'autre moyen que le jeu pour assurer votre existence.

— C'était dur, mais cela ne lui déplaisait pas. Il lui arrivait pourtant de dire, quand cela allait mal : « Grands dieux, je voudrais bien ne plus toucher une carte de ma vie ! J'aurais dû me faire prêtre comme mes parents le voulaient ! » (Ce souvenir amena un sourire sur les lèvres de Nelda :) Nous nous moquions de lui. Maman le taquinait en disant que son église serait pleine de femmes qui viendraient pour le voir plutôt que pour prier.

Lord Harleston sourit :

— En effet ! Je me souviens d'avoir vu votre père lorsque j'étais enfant, il était très beau.

— Maman aussi était très belle. Les gens se retournaient sur eux dans la rue.

— Vous avez donc de qui tenir !

Nelda rougit.

— C'est une vie bien différente qui vous attend en Angleterre, murmura lord Harleston. La première fois que je vous ai vue, vous paraissiez si jeune que j'avais l'intention de vous envoyer dans un pensionnat. Maintenant, j'ai d'autres projets pour vous. Ma famille vous introduira dans la bonne société. Vous serez reçue à Buckingham, présentée à la reine...

Il pensait tout haut.

Nelda protesta:

— Mais je ne veux pas... je ne peux pas...

— Pourquoi ?

— Je serai trop intimidée, je ne me sentirai pas à ma place...

Lord Harleston eut un mouvement d'irritation. Plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu, il demanda :

— Quelles sont vos intentions, alors ?

Après un long silence, Nelda leva les yeux et d'une voix à peine audible, elle murmura:

— Ne pourrais-je rester avec vous ?

Lord Harleston la regarda, stupéfait:

— Rester avec moi ? Mais c'est impossible...

— Pourquoi ?

— Eh bien... mais... parce que je suis trop jeune ou plutôt, contrairement à ce que vous pensez, pas assez vieux pour m'occuper d'une jeune fille ! et puis... les bals où vous iriez m'ennuieraient à mourir.

— Mais je n'ai aucune envie d'aller au bal ! Je voudrais poursuivre mes études, faire du cheval... Je serais si heureuse à la campagne, dans votre maison que papa m'a si souvent décrite.

— Non, non, c'est impossible, dit-il en se levant brusquement.

Il fit les cent pas, s'arrêta devant la fenêtre, regardant sans le voir le paysage de plaine qui s'étendait devant lui. Il ne l'entendit pas s'approcher et tressaillit lorsqu'elle murmura :

— Laissez-moi venir avec vous, je vous en prie... Je n'ai pas envie de me retrouver au milieu d'étrangers, dans votre famille ou celle de ma mère. On me recueillera par devoir; on me méprisera...

— Personne ne vous méprisera ! se récria lord Harleston. Vous êtes une Harle et à ce titre, vous serez bien reçue. Tout le monde sera aimable avec vous.

Était-ce si sûr? Sa propre famille voudrait voir la fille du « bel Harry », et l'accueillerait peut-être, mais les Marlowe n'étaient pas prêts de pardonner le rapt de leur fille et la présence de Nelda leur rappellerait ce mauvais souvenir.

Nelda s'était rapprochée de lui. Elle posa la main sur son bras :

— Hier, vous m'avez dit que j'étais courageuse: ce n'est pas vrai, j'ai peur! J'ai peur de rencontrer une famille que je ne connais pas... J'ai peur de ce que l'Angleterre me réserve, mais surtout, j'ai peur... de vous quitter!

Intuitivement, lord Harleston, qui ne manquait pas de sensibilité sous ses dehors inflexibles, comprenait Nelda. Elle était capable de se défendre dans

les situations les plus dangereuses, elle avait tué pour le sauver, mais elle était désarmée, fragile et vulnérable devant un monde qu'elle sentait hostile.

Elle n'avait pas tort : les Harle, pas plus que les Marlowe, ne lui rendraient la vie facile. Les femmes la jalouseraient car elle était belle, les hommes essaieraient de la séduire comme une femme facile.

« Que faire d'elle ? » se demanda lord Harleston.

Il y avait bien une issue. Une voix insidieuse lui soufflait une solution. Il haussa les épaules.

Pendant le dîner, Waldo fit à nouveau une cour pressante à Nelda. La jeune fille était nerveuse et semblait se recroqueviller sous ses attaques.

Lord Harleston ne la quittait pas des yeux. Elle était incapable de se tirer seule de cette situation gênante. Accaparé par son hôtesse, il sentait sur lui les regards de Nelda comme des appels au secours. Il savait que sa présence la rassurait. « J'ai tort d'entretenir cette illusion chez elle », se disait-il, mais il éprouvait lui-même, depuis la mort de sa mère, un sentiment de solitude, qui lui faisait comprendre l'atroce impression d'abandon qu'elle devait ressentir depuis qu'elle était orpheline.

Son univers s'était désagrégé le jour où ses parents avaient été assassinés. Elle s'était retrouvée au milieu d'un océan en furie et s'accrochait à lui comme un nageur à une épave.

« Je ne peux l'abandonner », songeait-il, sans découvrir quelle solution adopter.

— Quel dommage que vous nous quittiez demain, dit Mme Altman, et que vous nous enleviez Nelda ! Plutôt que de l'envoyer en Angleterre, pourquoi ne nous la laissez-vous pas ? Elle serait peut-être plus heureuse en Amérique, où elle est née. Elle serait une sœur pour Mattie.

Apparemment, l'idée n'était pas mauvaise.

Il remercia chaleureusement Mme Altman de sa générosité, mais il avait surpris le regard plein d'effroi que lui avait lancé Nelda. Il sut qu'elle ne pourrait supporter de vivre chez les Altman. C'étaient pourtant de bien braves gens.

Il se retira peu après sans avoir eu la possibilité de se ménager un tête-à-tête avec Nelda.

Allongé sur son lit, le sommeil le fuyait. Nelda occupait toutes ses pensées. La suite de son voyage à travers les États-Unis passait désormais au second plan. Nelda ne pouvait pas l'accompagner au cours de ses pérégrinations. Mais continuer sans elle lui semblait insupportable.

La compagnie des femmes l'avait toujours ennuyé. Il ne trouvait aucun sujet de conversation intéressant avec elles, et connaissait d'avance leurs réponses. Avec Nelda, c'était différent, elle avait l'esprit en éveil et, au cours de ces quelques jours passés ensemble, ils s'étaient découvert plusieurs points d'intérêt communs.

Lord Harleston avait remarqué avec quelle intelligence elle parlait avec

ses hôtes, lorsque Waldo la laissait en paix, de problèmes politiques ou économiques, sans se départir de sa simplicité.

M. Altman avait l'intention de se présenter aux prochaines élections. Il brigait le poste de gouverneur de l'État, sujet sur lequel il était intarissable. Lord Harleston, peu au courant de la politique américaine, s'était retiré de la discussion. En revanche, Nelda avait suivi le débat avec une indiscutable compétence. Elle avait approuvé certaines idées de M. Altman, elle en avait critiqué d'autres avec des arguments irréfutables qui l'avaient mis dans tous ses états. Mais il était ravi de trouver un adversaire aussi habile et aussi charmant.

— C'est elle qui devrait se présenter, avait-il dit pour finir. Elle remporterait les suffrages et serait la première femme élue au Congrès !

Lord Harleston avait approuvé.

Ces réflexions ne menaient nulle part. Si Nelda avait été une jolie fille sans cervelle, tout aurait été simple. Elle se serait soumise sans mot dire. Mais elle n'accepterait pas d'être expédiée en Angleterre comme un colis encombrant.

La nuit avançait et il ne parvenait pas à s'endormir, tournant et retournant les mêmes questions.

« Que faire ? »

La solution, qu'il avait déjà entrevue une fois, lui apparut soudain comme un trait de lumière.

Chapitre 7

C'est en s'habillant et en faisant ses bagages, le matin du départ, que lord Harleston sentit combien la perte de son fidèle Higgins le touchait. Il mesurait maintenant à leur juste valeur ses qualités d'ordre et de méthode, sa bonhomie et son sens de l'humour. Il serait bien difficile à remplacer. Il chercherait à New York, dans la communauté anglaise... L'Américain qui le servait pour l'heure était parfaitement inefficace. Par bonheur, Higgins avait eu la bonne idée de ne pas déballer tous les bagages et il n'y avait à ranger que les affaires dont il s'était servi au ranch.

Lord Harleston mettait ses boutons de manchettes lorsqu'on frappa. La porte s'ouvrit. C'était Waldo.

— Pouvez-vous m'accorder un moment ? demanda-t-il. J'ai à vous parler.

— Entrez, Waldo.

— Nous avons le temps, papa est en pourparlers avec la compagnie pour que l'on accroche un wagon-salon au train.

— C'est très aimable de sa part.

Le voyage serait ainsi bien plus agréable.

Dans un wagon ordinaire, il n'aurait eu qu'un étroit compartiment.

Waldo était agité. D'un geste, lord Harleston congédia le domestique, et Waldo déclara brusquement :

— Oui, il faut que je vous parle.

— A quel sujet ?

— Nelda !

Lord Harleston haussa les sourcils. Il se doutait de ce que Waldo allait lui dire.

Visiblement embarrassé, Waldo lança :

— Je veux l'épouser !

Lord Harleston acheva de boutonner ses manchettes et répondit calmement :

— Je m'en doutais.

— Elle est si belle, si adorable. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle !

C'était aussi le cas de lord Harleston, mais il s'abstint de tout commentaire. Waldo poursuivit :

— J'aimerais qu'elle reste avec nous, mais comme elle a décidé de vous

accompagner à New York, j'aimerais vous y rejoindre.

— Avez-vous parlé de vos projets à Nelda ?

— J'ai essayé, hier au soir, mais elle est timide et s'est montrée très évasive !

Timide n'était pas le mot: Nelda était effrayée, lord Harleston se souvenait de son attitude pendant le dîner. Certes, Waldo n'était pas vilain garçon. Il avait un bon visage, ouvert, un regard franc et des manières courtoises. Mais il était bien jeune et manquait de maturité. Nelda, de son côté, était inexpérimentée et ignorante des choses de la vie.

Est-ce que dans un tel cas un mariage avait des chances d'être heureux ? A la limite, c'était une solution qui réglait tous les problèmes. Mais là n'était pas la question. Lord Harleston était convaincu qu'il représentait pour Nelda le seul refuge. Elle avait confiance en lui. Supporterait-elle le caractère impulsif de Waldo ?

— Nelda est encore bien jeune, dit enfin lord Harleston. N'oubliez pas la façon dont elle a vécu jusqu'à maintenant, elle est certainement mal préparée à l'idée de mariage.

— C'est pour cela que j'aurais préféré qu'elle reste ici, répliqua Waldo, elle aurait eu le temps de s'habituer à moi. Mais, ajouta-t-il, après un moment d'hésitation, j'ai peur que ce ne soit pas facile.

— Que voulez-vous dire ?

Waldo parut embarrassé. Il se décida pourtant à répondre:

— Je n'ai pas l'impression que mes parents voient cette union d'un bon œil.

— Vous leur en avez parlé ?

— Oui, hier, après que Nelda fut allée se coucher.

— Et qu'a dit votre père ?

Waldo parut encore plus embarrassé:

— Je serai franc. Papa n'est pas enchanté à l'idée que j'épouse la fille du « bel Harry ».

Lord Harleston fronça les sourcils. M. Altman était fier de sa position et sa réaction pouvait se comprendre. Mais Nelda était une « Harle », et il lui semblait inconcevable qu'il ne soit pas flatté de cette alliance.

Waldo poursuivit:

— Il trouve Nelda ravissante et pleine de qualités, il l'aime beaucoup, mais il pense qu'elle sera rejetée par les gens de notre monde, à Denver.

Cette déclaration prit lord Harleston de court. A son avis, Denver était à peine plus qu'un centre minier, peuplé d'un nombre considérable de nouveaux riches. Il ne lui était pas venu à l'esprit que les conventions puissent déjà y être stratifiées au point de ressembler à celles des pays européens, en particulier l'Angleterre.

Waldo ajouta:

— Il s'est créé ici une élite prude et austère et je connais plusieurs nouveaux arrivants, riches comme Crésus, qui en dépit de tous leurs efforts ne

parviendront jamais à se faire accepter. On les regardera toujours de haut.

— En un mot, répliqua lord Harleston, vous essayez de me dire que votre père estime que Nelda Harle n'est pas assez bien pour vous !

Sa voix était sarcastique, mais Waldo n'y prêta pas attention. Il fit quelques pas, avant d'ajouter :

— Bah, p'pa reviendra peut-être à de meilleurs sentiments. Mais pour le moment, il est obnubilé par ses histoires politiques. Il cherche surtout à éviter ce qui pourrait lui nuire dans sa course au Congrès.

— J'aurais pensé au contraire que Nelda pouvait représenter un capital moral...

Lord Harleston se demanda pourquoi il prenait la défense de Nelda avec tant de véhémence.

Waldo restait pensif. Lord Harleston en profita pour demander :

— Et votre mère ? Qu'en pense-t-elle ?

— Je préfère ne pas vous le dire.

— Allons, nous n'avons rien à nous cacher ! Je suis le tuteur de Nelda, j'ai le droit de savoir.

Waldo enfonça les mains dans ses poches, se balança d'un pied sur l'autre, et rougit :

— Cela ne va pas vous plaire.

— Qu'importe !

— Maman est vieux jeu, il ne faut pas lui en vouloir...

— Au fait, pressa lord Harleston.

— Eh bien, finit par dire Waldo en rougissant comme une pivoine, elle estime que vous avez compromis Nelda en passant la nuit avec elle dans la ferme après l'attaque des Indiens, et que vous devriez l'épouser, pour réparer !

Lord Harleston n'en revenait pas et répliqua plus violemment qu'il ne l'aurait voulu :

— C'est d'un ridicule achevé ! Réfléchissez ! Nous venions d'échapper à une mort affreuse, les Indiens rôdaient dans les parages. Que pouvions-nous faire d'autre, sinon remercier Dieu de nous avoir donné un abri ?

— Je sais, je sais, fit Waldo, conciliant. Mais vous connaissez les femmes ! Ce n'est même pas une idée de maman. Les domestiques jasant. Nelda est si jolie et vous un lord, si élégant, et patati et patata...

— Des ragots, des cancanes de commères ! cracha lord Harleston avec mépris.

Il avait dû s'exiler à cause de Dolly ; ses rapports avec elle justifiaient la mesure prise par le prince. Mais Nelda !

Furieux, il prit sa veste et l'enfila comme s'il se préparait à se battre en duel.

— Je ne voulais pas vous fâcher, plaida Waldo, mais vous m'avez demandé l'opinion de mes parents...

— Je sais et je ne vous en veux pas ! Mais j'étais à cent lieues d'imaginer qu'on puisse penser de pareilles choses, surtout en ce qui concerne Nelda.

— Ce n'est pas à elle qu'ils pensaient, mais à moi !

C'était évident, et lord Harleston songea qu'il s'était montré inutilement agressif.

Waldo suivait ses pensées:

— Combien de temps resterez-vous à New York ?

— Je ne sais pas exactement ! J'ai des quantités de choses à y faire, en particulier, je vais acheter une garde-robe à Nelda. Je suis infiniment reconnaissant à votre sœur de lui avoir prêté des vêtements, mais désormais, je m'en occupe.

— Cela vous prendra du temps. Si je vous rejoins, m'autoriserez-vous à rencontrer Nelda ?

Lord Harleston chercha à gagner du temps :

— Vous devriez lui demander son avis. C'est à elle de décider si elle veut vous voir ou non. Quant à moi, en tant que parent et tuteur, je ne me sens aucune vocation pour la pousser à se marier avec quiconque, à moins qu'elle ne le désire vraiment.

— Elle finira par m'aimer, répliqua Waldo avec ferveur. Évidemment, depuis que ses parents sont morts, vous êtes responsable, et vous avez l'intention de l'emmener avec vous. Mais elle a toujours vécu en Amérique, elle y est née, croyez-vous qu'elle pourra vivre en Angleterre ?

— Elle est anglaise !

— Sans doute ! Mais je parierais qu'elle se sent plus américaine qu'anglaise.

Il cherchait à se persuader que Nelda ne refuserait pas de l'épouser, mais au fond de lui-même, il craignait le contraire.

Lord Harleston allait descendre; Waldo l'arrêta en disant:

— J'ai connu bien des femmes, aucune ne m'a fait le même effet que Nelda !

— Vous êtes très jeune, Waldo, ne commettez pas l'erreur de vous marier trop vite.

— Ce n'est pas une erreur quand vous êtes sûr d'avoir trouvé la femme de votre vie. M'aiderez-vous, milord ?

— Je vous ai déjà répondu, cela dépend entièrement de Nelda.

Waldo fit un geste d'impuissance.

— Je suppose qu'il n'y a rien d'autre à faire. J'espère que si vous m'autorisez à venir à New York, elle m'écouterait plus volontiers qu'ici !

Il n'y avait rien à ajouter.

Lord Harleston ouvrit la porte:

— J'ai cru comprendre que votre père avait prévu une escorte pour nous accompagner jusqu'à Denver ?

— Oui, vingt hommes, parmi les meilleurs tireurs de la Prairie.

Lord Harleston tâta le revolver qu'il avait glissé dans sa poche et murmura:

— Avec moi, cela fait vingt et un !

Connaissant à présent les sentiments des Altman, il se dit qu'ils ne seraient pas fâchés de le voir emmener Nelda. Il la retrouva au salon. Elle portait une robe de voyage, un léger manteau et une petite capeline à fleurs. Elle était ravissante. Rien d'étonnant à ce que Waldo soit tombé amoureux.

Ce dernier paraissait misérable. Il discutait avec ses parents, il insistait pour qu'on lui permette d'accompagner le convoi.

— Je n'en vois vraiment pas l'utilité, rétorquait sa mère, tu ne resteras qu'une nuit à Denver.

— Allons, maman, puisque cela me fait plaisir!

Mme Altman serra les lèvres et n'ajouta rien. Lord Harleston sentait que ce n'était pas seulement à cause de Nelda qu'elle était contrariée, mais parce que la route était dangereuse. Elle craignait une nouvelle attaque des Indiens. Mais le voyage de retour s'accomplit sans encombre. En l'absence des chariots qui l'avaient ralenti à l'aller, il fut beaucoup plus rapide.

Ils arrivèrent à Denver en fin d'après-midi et se rendirent directement à la gare. Lord Harleston fut agréablement surpris par le confort du wagon qu'on lui avait réservé. Il ne le cédait en rien à ceux qu'il utilisait lors de ses voyages en Angleterre. Il disposait de trois chambres et d'un salon où il pourrait prendre ses repas avec Nelda. Un employé de la compagnie était à leur disposition. Et en bout de wagon, on trouvait un bar accueillant où s'alignaient des bouteilles de toutes les marques.

Par discrétion, lord Harleston s'éloigna un moment pour laisser Waldo faire ses adieux à Nelda. Il se rendit sur la plate-forme et contempla la foule des voyageurs qui, billets en main, cherchaient leur wagon, traînant des bagages et des chiens en laisse. Il ne resta pas seul longtemps. Quelques minutes plus tard, Nelda le rejoignait.

— Les gens sont toujours agités quand ils partent en voyage, dit-elle sur un ton trop détaché pour être naturel. Papa prétendait que la peur les mettait dans cet état.

Lord Harleston n'eut pas besoin de la questionner, le ton de sa voix et sa nervosité, qu'elle essayait de déguiser, lui disaient assez que Waldo avait échoué : elle n'avait pas prêté une oreille favorable à ses déclarations.

Ils revinrent ensemble dans le salon. L'heure du départ approchait. Lord Harleston serra la main de Waldo :

— Au revoir et merci ! Quand vous reverrez Jennie Rogers, transmettez-lui mes amitiés.

Waldo fit une grimace amusante :

— Je n'y manquerai pas, mais elle doit vous en vouloir de ne pas être revenu la voir!

— Dites-lui que je me rattraperai la prochaine fois.

Waldo murmura :

— J'espère que ce sera pour mon mariage, que vous reviendrez à Denver ! (Il tendit la main à Nelda.) Au revoir, Nelda, fit-il d'une voix étranglée. N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

Les yeux baissés, elle murmura :

— Je n'oublierai pas...

Il lui lança un long regard et la serra dans ses bras :

— Je vous aime, Nelda ! Ne m'oubliez pas.

Le sifflet du chef de train retentit. Dans un jet de vapeur, le lourd convoi s'ébranla. Waldo sauta à terre et courut à côté du wagon, agitant un mouchoir. Bientôt enveloppé par un nuage de fumée, il s'arrêta, à bout de souffle.

Le convoi franchit les aiguillages dans le grincement des boggies avant de prendre la voie qui l'amènerait à New York.

Lord Harleston se tourna vers Nelda :

— Vous devriez vous installer, le trajet sera long !

— Vous avez raison, dit-elle.

Elle enleva sa capeline et son manteau et se dirigea vers sa cabine.

Lord Harleston la regarda s'éloigner, pensif. Lorsque Waldo l'avait embrassée, il avait ressenti le pincement de la jalousie. Il tenait à Nelda ! Et il était le seul à pouvoir lui apporter la sécurité dont elle avait tant besoin. Il ne laisserait aucun autre la lui ravir. Il croyait agir dans l'intention louable de protéger un être fragile et démunie devant la vie, mais dans un éclair de lucidité, il se rendit compte qu'il obéissait au seul désir qui le poussait vers elle. Il se souvenait de la douceur de ses cheveux, de l'expression de ses lèvres pulpeuses lorsqu'elle s'était jetée dans ses bras après avoir tué l'Indien.

La nuit, alors qu'ils étaient allongés l'un près de l'autre, elle lui avait pris la main, et il avait été bouleversé par la première manifestation de l'amour.

A présent, plongé dans une excitation douloureuse, il échafaudait des projets d'avenir, découvrait le plaisir qu'il aurait à faire connaître à Nelda les choses qu'il aimait et à partager avec elle la vie qu'il menait à Harleston Park.

« Je saurai me faire aimer d'elle », songeait-il.

Mais en même temps, il redoutait que Nelda, loin de fondre dans ses bras, ne le repousse, effrayée par les avances d'un homme qui se prétendait son tuteur.

L'attitude de Nelda, de retour dans le salon, ne lui apporta aucun réconfort. Elle semblait nerveuse, elle était vraisemblablement encore troublée par les déclarations enfiévrées de Waldo.

Peu après, on servit le dîner.

Il était excellent. Mais lord Harleston n'avait pas d'appétit. La présence de Nelda, assise en face de lui, l'empêchait d'avaler une bouchée. Il aurait voulu lui avouer son amour, lui dire des mots tendres et fous. La pudeur le retenait.

Nelda, en revanche, se détendait peu à peu. Ils échangèrent leurs impressions sur les Altman. Le garçon offrit un cognac à lord Harleston et Nelda retrouva sa spontanéité pour déclarer :

— Je suis heureuse d'être avec vous dans ce train. J'ai l'impression de vivre une aventure !

— Pour moi aussi c'en est une et j'apprécie de pareils moments. Ils sont si rares.

— Vraiment ! J'avais peur que vous ne vous sentiez obligé de m'accompagner. N'auriez-vous pas aimé prolonger votre séjour à Denver ?

— Je préfère être avec vous.

Les yeux de Nelda brillèrent d'un éclat nouveau.

Une question semblait pourtant la préoccuper. Elle demanda :

— Combien de temps resterons-nous à New York ?

— Un certain temps. Nous avons beaucoup à faire. Il va falloir vous habiller de pied en cap.

Nelda poussa un soupir de soulagement. Elle avait craint que lord Harleston ne l'embarque immédiatement pour l'Angleterre.

— Je crois aussi, ajouta-t-il, qu'il serait préférable d'éviter de rencontrer mes relations.

Il n'avait aucune envie d'alimenter la curiosité des gens comme les Vanderbilt, et de se trouver mêlé à une vie mondaine que Nelda n'apprécierait pas. M. Altman lui avait proposé une solution inespérée :

— Je ne pense pas que vous souhaitiez séjourner à l'hôtel, aussi j'ai pris les dispositions nécessaires pour que vous soyez logés dans l'appartement de la compagnie. Il sera à votre disposition aussi longtemps qu'il vous plaira.

— C'est une attention qui me touche beaucoup.

— Vous y serez comme chez vous et les domestiques attachés à l'appartement vous rendront la vie facile, avait assuré M. Altman.

Lord Harleston n'aurait pu espérer mieux. Nelda serait seule avec lui. Il retrouverait l'intimité qu'il avait brièvement connue avec elle dans la ferme. Il savait désormais qu'il l'aimait et voulait l'épouser. Robert serait probablement le seul à comprendre ce que Nelda représentait pour lui : belle, elle l'était, mais ce qui n'avait pas de prix à ses yeux, c'était sa pureté, son innocence, sa fraîcheur. Il était tellement las des femmes qui s'étaient jetées à sa tête et qui, après quelques jours, imploraient :

— Pourquoi ne m'épouseriez-vous pas, Selby ? Ce serait si charmant ! Je vous aurais tout à moi, vous n'auriez pas le droit de jeter les yeux sur une autre femme !

Avec Nelda, tout était neuf. Il tirerait un trait sur ses affaires de cœur. Il en avait assez de ces après-midi pendant lesquels le mari s'éclipsait jusqu'à l'heure du dîner pour lui laisser le champ libre. Il était fatigué aussi de ses maîtresses, veuves ou célibataires. Plus de billets doux parfumés. Plus de chambres communicantes pendant les parties de chasse.

Il aimait Nelda, il l'épouserait.

C'est en songeant à cette perspective qu'il pénétra dans son compartiment, tandis que le train lancé à pleine vitesse roulait vers New York.

En sortant de sa cabine, au matin, lord Harleston chercha vainement Nelda. Le garçon, qui finissait de dresser la table du petit déjeuner, le prévint :

— J'ai jeté un coup d'œil chez la jeune dame, mais elle dormait si profondément que je n'ai pas voulu la réveiller.

— Vous avez bien fait.

Nelda se réveilla tard dans l'après-midi. Lorsqu'elle parut dans le salon, fraîche comme une rose, lord Harleston se fit violence pour ne pas la prendre dans ses bras et la couvrir de baisers.

— Je suis honteuse, dit-elle avec une moue charmante. J'ai dormi, dormi, et je vous ai laissé seul pendant la plus grande partie du voyage.

— Vous n'avez rien manqué, nous avons traversé des plaines complètement vides.

Elle s'assit en face de lui et regarda par la fenêtre en riant:

— Quel immense pays !

— Vous allez trouver l'Angleterre bien petite ! répliqua lord Harleston.

Elle s'assombrit.

Il ajouta vivement:

— Mais vous avez le temps d'y penser, nous resterons longtemps à New York.

— Nous deux ?

— C'est ce que je souhaite, mais peut-être aurons-nous la visite de Waldo.

— Je... n'ai pas grande envie de le voir, dit-elle en baissant les yeux.

— Pourquoi ?

Nelda croisa ses mains devant elle:

— Je n'aime pas la manière dont il m'a parlé... Il m'a dit qu'il m'aimait et voulait m'épouser... (Elle hésita:) Je ne veux pas l'épouser. Est-ce que vous m'y obligerez ?

— Certainement pas, Nelda. Je ne vous obligerai jamais à faire quelque chose que vous ne souhaitez pas.

— Vraiment ?

— Je ne reviens jamais sur une promesse. Je ne tiens pas à ce que vous épousiez Waldo ni personne d'autre.

Il fut sur le point d'ajouter : « Excepté moi. » Mais il était encore trop tôt pour se déclarer.

— J'avais peur que vous n'envisagiez de vous débarrasser de moi en me donnant à Waldo.

Lord Harleston se sentit un peu honteux : il y avait songé, il n'y avait pas si longtemps !

— Vous ne le reverrez que si vous le souhaitez ! Mais belle comme vous êtes, d'autres hommes vous demanderont en mariage, n'en doutez pas !

— Je ne les écouterai pas.

— Jusqu'au jour où vous tomberez amoureuse, rétorqua lord Harleston avec amertume.

Elle sourit:

— Ce jour-là, ce sera différent. Il faudrait que ce soit un amour aussi violent que celui de mes parents !

— Je vous le souhaite. Votre père et votre mère ont connu un bonheur exceptionnel.

— Vous le pensez aussi ?

— Bien sûr ! J'espère connaître un jour une pareille félicité.

Il avait parlé sans la quitter des yeux, espérant qu'elle devinerait ses sentiments.

Elle répondit :

— Vous trouverez sûrement le bonheur ; il vous faudra peut-être attendre. Mon père ne croyait pas à l'amour jusqu'à ce qu'il rencontre ma mère.

— Je me suis fait des idées fausses au sujet de vos parents. Vous avez su me les faire comprendre et j'admire le courage de votre père, qui s'est battu pour défendre son bonheur.

Nelda ne répondit rien. Il continua :

— L'amour que vos parents ont connu valait la peine d'accepter l'exil et la rupture avec les familles.

— J'aurais voulu que papa vous entende ! Il avait parfois le mal du pays. Il se souvenait de la maison de famille. C'est là qu'il aurait aimé finir ses jours. Qui aurait pu croire qu'il serait massacré par les Indiens ? Il les comprenait et avait de la sympathie pour eux. Il était scandalisé de la manière dont on les traitait.

— Savez-vous ce que nous ferons, lorsque nous serons en Angleterre ?

Nelda leva les yeux et l'arc de ses lèvres s'entrouvrit sur une interrogation muette. Lord Harleston acheva :

— Nous ferons poser une stèle à leur mémoire dans la chapelle d'Harleston Park, où les membres de notre famille ont tous été baptisés et où reposent nos morts !

Nelda était si émue qu'elle ne parvint pas à retenir ses larmes.

Elle avait la certitude que ses parents l'entouraient d'une présence invisible.

Ils parlèrent jusqu'au soir. Avant de le quitter, Nelda murmura :

— Je me sens si bien près de vous. Je ressens la même sécurité qu'auprès de papa, et en même temps, j'éprouve une joie si différente ! J'ai tant à apprendre de vous. Je ne vous ennuierais pas avec mes questions ?

— J'espère être capable d'y répondre, vous êtes si fine, répondit lord Harleston en souriant.

Nelda riait elle aussi :

— Vous êtes une encyclopédie vivante !

Lord Harleston ne trouva rien à répondre car le seul sujet dont il aurait aimé l'entretenir, c'eût été les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Il coupa court :

— Nous arriverons à New York demain après-midi. Essayez de dormir comme la nuit dernière.

— Quel temps perdu ! Le sommeil m'empêche de profiter de votre présence et j'ai peur de ne pas vous retrouver en m'éveillant.

— Je serai là, soyez sans crainte, dit lord Harleston en la regardant passionnément.

— Bonne nuit !

Elle tendit la main. Une secousse du train la jeta contre lui. Pendant un instant, il la garda serrée dans ses bras, leurs visages étaient si proches qu'il dut se retenir pour ne pas saisir les lèvres adorables qui semblaient se tendre vers lui.

Nelda se détacha doucement, comme à regret, et se retira dans sa chambre.

Lord Harleston s'assit, pensif. « Quand donc oserai-je lui dire que je l'aime ! »

Ravie, Nelda contemplait les paquets que les livreurs déballaient devant elle.

— C'est un conte de fées ! Je n'ai jamais eu d'aussi belles robes.

Lord Harleston souriait, amusé.

Depuis leur arrivée à New York, ils avaient passé le plus clair de leur temps à courir les magasins. Lord Harleston avait pris un plaisir infini à guider le choix de Nelda, à choisir pour elle les plus jolies étoffes, les plus fines chaussures, les fourrures les plus précieuses. Cela le changeait des séances chez les couturiers où ses anciennes maîtresses le traînaient dans l'espoir de lui faire dépenser le maximum d'argent.

Elle était loin la misérable jeune fille que l'on avait conduite chez Jennie Rogers, souillée de boue et de poussière ! Il découvrait aujourd'hui un être captivant dont le charme l'ensorcelait.

Outre sa beauté, Nelda possédait un rayonnement spirituel qui le séduisait, son esprit était original et d'une grande vivacité. Il ne pouvait la comparer à personne. Il la trouvait unique. Il était de plus en plus amoureux et il lui devenait de plus en plus difficile de cacher sa passion.

Pour la première fois de sa vie, il négligeait ses affaires personnelles, oubliait son orgueil de caste, se sentait devenir humain. Nelda seule comptait. Il ne pensait qu'à faire son bonheur.

L'appartement de la compagnie leur permettait de s'isoler et de fuir les mondanités. Personne ne savait qu'ils étaient à New York. Au théâtre, au Metropolitan, ils occupaient une loge ; on ne les voyait pas. Lord Harleston tirait un plaisir sans cesse renouvelé de la présence de Nelda et en même temps il souffrait mille morts de n'oser déclarer sa passion dévorante. Il en était réduit à interpréter ses gestes et ses regards.

Le soir, lorsqu'ils se séparaient pour regagner leurs appartements respectifs, il était à la torture. Par moments, il lui semblait que Nelda le considérerait toujours comme un parent attentionné et vieillissant, que jamais elle ne verrait en lui un amant possible. La situation devenait intenable. Si Nelda glissait sa main dans la sienne, il y voyait la confiance d'une enfant et rien d'autre.

Elle, inconsciente du trouble qu'elle éveillait, lui faisait admirer de nouvelles toilettes. Alors, au lieu de la prendre dans ses bras et de la couvrir de baisers comme il en brûlait d'envie, il se bornait à lui souhaiter une bonne

nuît.

— Quels merveilleux moments nous avons passés aujourd'hui, disait-elle.

— En effet, répondait-il, alors qu'il aurait voulu murmurer des mots d'amour éperdus.

— Vous ne vous êtes pas ennuyé ?

— Pas un instant !

— Pourvu que cela ne se produise jamais.

Elle le quittait à regret. Il cherchait le sommeil qui le fuyait, attendant d'elle un signe qui le libérerait du doute.

Les jours passaient.

Un après-midi, alors qu'ils venaient de déjeuner en tête à tête, fuyant les restaurants et les lieux publics, le maître d'hôtel annonça Waldo.

Depuis leur arrivée à New York, chaque jour, Nelda recevait un signe du jeune homme. Elle regardait à peine les gerbes de fleurs qu'il faisait envoyer et laissait s'entasser ses lettres sans les lire.

A présent, il était là et s'avavançait, un bouquet d'orchidées à la main :

— Il fallait que je vous voie, Nelda ! Pourquoi ne m'avez-vous jamais répondu ? Pourquoi êtes-vous si cruelle ?

Embarrassée, Nelda posa le bouquet qu'il venait de lui donner. Lord Harleston s'approcha :

— Nous avons été très occupés, Waldo.

Waldo se tourna vers lui comme s'il venait seulement de s'apercevoir de sa présence :

— Oh, bonjour, milord.

— Je savais que vous viendriez, ajouta lord Harleston.

— Je l'avais écrit à Nelda, répondit tristement Waldo, je ne savais plus que faire.

— Le temps a passé très vite, répliqua lord Harleston.

Waldo se tourna délibérément vers Nelda :

— Il faut que je vous parle, dit-il d'une voix pressante.

Nelda eut un mouvement de recul :

— Je n'ai rien à vous dire, Waldo.

Elle lança un regard de détresse à lord Harleston qui la raisonna :

— Waldo a fait tout ce chemin pour vous rencontrer, Nelda, vous ne pouvez lui refuser un entretien, je vous laisse.

Nelda se précipita vers lord Harleston, lui prit les deux mains :

— Non, ne me laissez pas ! Je ne veux pas le voir, je ne veux plus qu'il m'écrive...

Embarrassé, lord Harleston regarda Waldo :

— Je suis désolé, Waldo. Nelda est libre, je ne peux la contraindre.

Waldo n'entendait rien. Il ne pouvait détacher ses yeux de Nelda qui s'était pratiquement réfugiée dans les bras de lord Harleston. A cette vue, il lança, d'une voix où l'amertume le cédait à la colère :

— C'est donc cela ! J'aurais dû m'en douter. Eh bien, épousez-le, puisque c'est ce que vous voulez ! Mais laissez-moi vous dire que vous vous préparez de beaux jours. Il a une réputation encore pire que celle de votre père ! Vous regretterez de m'avoir rejeté !

Il avait hurlé ces paroles, hors de lui, tourna les talons et s'enfuit en claquant la porte.

Nelda, secouée de sanglots, s'écroula sur la poitrine de lord Harleston, en balbutiant :

— Je... ne voulais... pas que vous le sachiez !

Lord Harleston se pencha vers elle et s'écria :

— Vous m'aimez donc ? Est-ce vrai ?

— Oui ! répondit-elle dans un souffle. Je n'ai plus qu'à partir !

Et elle se blottissait plus étroitement dans les bras de lord Harleston, levant vers lui des yeux implorants.

— Vous m'aimez ! répéta lord Harleston. Vous m'aimez ! Si vous saviez comme j'ai souffert de ne pouvoir vous dire le premier que je ne peux vivre sans vous !

Dans un souffle, elle murmura :

— Vous m'aimez aussi ?

— Je vous adore ! Je n'osais pas vous l'avouer...

— J'avais si peur que vous ne me renvoyiez en Angleterre afin de vous débarrasser de moi. J'ai prié pour que Dieu me permette de rester avec vous...

— Jusqu'à la fin de nos jours si vous voulez, ma chérie.

Nelda leva vers lui un visage éperdu, lord Harleston se pencha vers les lèvres qui s'offraient et les embrassa doucement. Nelda fondait sous son baiser, répondait à son étreinte, tremblait. Elle avait enfin rencontré cet amour si rare que son père et sa mère avaient connu et dont elle rêvait souvent.

Pendant des jours, elle avait senti croître en elle un amour irrésistible auquel elle n'osait s'abandonner. Lord Harleston lui semblait inaccessible : « Comment imaginer qu'il puisse s'intéresser à moi ? Il me considère comme une enfant encombrante. »

Elle s'était efforcée de se montrer aimable et discrète. Elle se souvenait trop bien des leçons de sa mère et des remarques de son père. Tous les deux soutenaient que rien n'est plus odieux qu'une femme qui poursuit un homme. Aussi avait-elle dissimulé son amour.

Lorsqu'elle avait cru sentir que lord Harleston cherchait à se rapprocher d'elle, elle n'avait osé y croire.

Combien de fois s'était-elle réfugiée dans sa chambre pour y cacher ses larmes ! Et soudain, ses rêves devenaient réalité.

Leur baiser, qui se prolongeait, la pénétrait du sentiment qu'elle lui appartenait, qu'ils ne formaient désormais qu'un seul être, que rien ne pourrait jamais les séparer.

Lord Harleston desserra son étreinte, murmurant des mots sans suite :

— Je vous aime, je me sens transporté dans un monde que je croyais

inaccessible.

Nelda poussa un soupir de bonheur.

Il poursuivit :

— Adorable Nelda, quelle chance j'ai eue de vous rencontrer. Je veux vous épouser, faire de vous ma femme !

Elle chancelait. Il s'écroula avec elle sur le sofa sans relâcher son étreinte.

— Oui, répéta-t-il, je veux vous épouser le plus vite possible. Je vous désire tant !

— Je veux être à vous, murmura-t-elle dans un souffle. Tout me paraît si beau, aujourd'hui, il me semble que je découvre le monde pour la première fois.

— Et vous verrez lorsque nous arriverons chez nous, en Angleterre !

— Avec vous, je serai bien partout. Que m'importe que votre famille me rejette ou critique la conduite de mon père puisque vous serez près de moi !

— Il n'est pas question de ma famille, mais de celle que nous allons fonder, ma chérie.

Elle se serra à nouveau dans ses bras, mais s'arracha à son baiser, on frappait : c'était un télégramme. Lord Harleston l'ouvrit et lut :

« Dolly fiancée à Elmsdale. Stop. Revenez. Vous me manquez. »

Robert.

Pair et fortuné, le comte était amoureux de Dolly depuis toujours. Lord Harleston poussa un soupir de soulagement.

— De quoi s'agit-il ? demanda Nelda avec anxiété.

— Je viens de retourner un autre as !

Elle leva un regard étonné. Il expliqua :

— Ce télégramme me fait savoir que nous pouvons rentrer à Londres ! Un jour, je vous expliquerai. Ce qui importe, c'est que je suis libre, libre de vous épouser aujourd'hui même si c'est possible. Ainsi, nous pourrons voyager comme mari et femme. N'est-ce pas ce que vos parents avaient fait ?

— C'est merveilleux. La traversée sera un rêve. (Nelda se jeta dans les bras de lord Harleston qui la serra passionnément contre lui.) Je vous aime, murmura-t-elle.

Un baiser lui scella les lèvres et l'emporta dans un moment d'éternité, de bonheur irréel.

Fin